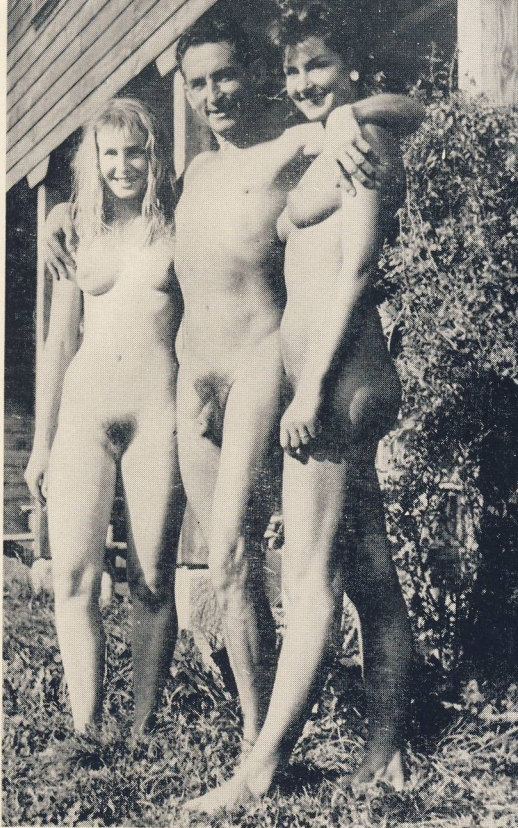


B
O
N
N
E

A
N
N
É
E

!

Ph. Carl Fran



Ce jeune trio, beau et sain, vous souhaite de la part de "VIVRE D'ABORD" et de son Directeur, pour 1959 (33^e anniversaire de "VIVRE") SANTÉ ET BONHEUR, avec l'espoir que la gymnosophie fera triompher :

La libération mentale et physique de l'être humain

Vivite

d'Abozan



NE PEUT ETRE EXPOSEE
VENTE INTERDITE AUX MINEURS
(DECRET DU 28-8-50)

1957 - SERIE 4 - N° 54
XXXI° ANN
BIMESTRI

TOUT CE QUI EST HUMAIN EST NOTRE

LA GYMNO SOPHIE (Suite)

par KIENNÉ DE MONGEOT

Dans la vie, le plus grand bonheur se trouve dans la poursuite consciente d'un grand but.

Aristote.

CE bonheur, que je viens de décrire, n'est rien en comparaison de celui que nous offrent les grandes vacances ! Quelle joie, si l'on ne possède que de modestes moyens, d'aller passer trois semaines dans un camp de vacances ! Là les voisins ne manquent pas autant que les commodités d'hygiène. Puis, on n'a pas seulement sa radio, mais aussi celle de tous les autres. Cependant, c'est vraiment la liberté. On vit nu, ou presque. Pas de repas dans des salles à manger encombrées, pas de chambre plus ou moins confortable ; l'herbe en guise de nappe et la tente comme abri de trois ou quatre mètres cubes et soigneusement close à cause des bêtes. Ajoutons : la possibilité de choisir le camp qui vous agrée, mais pas le droit de choisir le coin isolé de campagne qui vous plairait.

Etes-vous riche ? Alors pas d'hésitation. Vous vous rendez chez Cook qui vous « vend » un extraordinaire et merveilleux voyage organisé.

A cinq ou six mille mètres d'altitude, vous volez au-dessus de nombreux et beaux pays dont vous ne voyez rien, ou presque. Mais n'est-ce pas une réelle satisfaction d'avoir parcouru tant et tant de kilomètres ? Puis, à peine parti de chez vous, vous êtes arrivé à destination !

Votre chambre aura été retenue dans un de ces splendides palais que Léon Daudet qualifiait de prison pour millionnaires, d'avant-guerre s'entend. Tout est parfaitement réglé : à telle heure visite d'un musée, à telle autre d'un monument, etc. Le soir on vous emmène voir les curiosités nocturnes. Musées, églises, vieilles demeures, sites enchanteurs, cabarets, mauvais lieux et lieux de plaisirs, tout cela vous est montré afin que vous connaissiez bien le pays.

Malheureusement un grand nombre de ces voyageurs privilégiés ne ressentent aucune émotion devant les merveilles qu'il leur est donné d'admirer parce qu'on leur en montre trop à la fois et qu'ils ne comprennent pas toujours ce qu'ils contemplent n'ayant pas pris la peine d'étudier auparavant l'histoire du pays qu'ils avaient choisi de visiter. Qu'importe ! Quelle satisfaction de pouvoir dire à ses amis : « J'ai vu le sphinx et les pyramides. Je suis passé sous le pont des Soupirs, à Venise. Je me suis promené dans les jardins enchanteurs et embaumés de Grenade. Je suis allé à Angkor aux centaines de temples et de palais ». Hélas ! tant de ceux-là ne connaissent ni la Sainte-Chapelle, ni la cathédrale de Chartres, ni les merveilles que contient le Louvre. Cependant, ils ont appris l'histoire de leur magnifique pays, de la France, tandis qu'ils ignorent, sans doute, que ce furent les Khmers, d'origine hindoue, qui donnèrent leur nom à l'art des ruines d'Angkor. Mais savent-ils, en vérité, que la cathédrale de Chartres, détruite en 858 par une bande de pirates danois, fut reconstruite par ordre de l'évêque Gislebert et même que le bon roi Henri IV y fut sacré et non point à Reims ? Détails sans importance, direz-vous ? Voire ! Ce sont ces connaissances qui donnent de la vie aux monuments témoins du passé. Puis, quel magnifique et instructif ouvrage qu'une cathédrale pour qui prend la peine d'en étudier les symboles sculptés dans la pierre, et où, justement comme à

Chartres, les rutilants et chatoyants vitraux nous rappellent toute l'Histoire sainte et les mœurs de l'époque à laquelle ils furent coulés !

Que de nos contemporains et compatriotes connaissent le Parthénon et qui ignorent qu'à même pas 200 kilomètres de Paris s'élèvent les majestueuses ruines romanes de l'abbaye de Jumièges ! Il faut les avoir vues dans leur enchanteur cadre de verdure et de pommiers en fleurs, au printemps et aussi aux douces lumières dorées de l'automne. Or ces ruines, au dire d'un homme compétent entre tous. M. de Lasteyrie, sont « les plus belles de France » où cependant il n'en manque pas.

Pour bien admirer et comprendre l'esprit des merveilles des créations humaines, il est bon de lire « Dans la Forêt normande » d'Edouard Herriot, et de s'en inspirer comme pour bien comprendre la civilisation, la vraie, il faut connaître l'histoire de l'Art.

**

Auto, radio, avions, etc., sont corollaires d'engins télé-guidés, de bombes X, Y ou Z. Ce sont là les résultats du progrès, d'un progrès qui semble avoir sa vie propre, qui est étranger à notre nature, qui ne lui apporte aucune amélioration intime et qui se développe inconsidérément sans que nous y puissions rien parce qu'il est plus puissant que l'esprit de l'homme qui l'a engendré. Nous l'admirons tout en en étant effrayé ! Il domine notre existence individuelle en nous donnant une puissance supérieure à nous-même. Il transforme la vie sociale au fur et à mesure qu'il s'étend sur le monde comme une sorte de cancer qui serait en même temps un stupéfiant.

Cependant il nous fait peur !

Cette peur, les grands journaux nous en entretiennent quotidiennement lorsqu'ils nous décrivent les effets de la bombe à hydrogène capable de détruire la terre ! Il est vrai que cette peur est relative du fait que notre mort s'accompagnerait de celle de tous nos semblables. Le malheur collectif a toujours fortement atténué le malheur individuel. Ce qui rend tant de pauvres malheureux c'est de savoir qu'il y a des riches. Cela leur est insupportable et gâche leur bonheur, car il est possible d'être pauvre et heureux si l'on possède cette fortune : la santé.

Cette peur d'ailleurs, est moins tragique, socialement parlant, que le manque de confiance et d'espoir dans la vie et dans l'avenir qui nous étreint.

En effet, l'être humain pour vivre, pour vivre bien, a besoin d'un idéal, d'un minimum de sécurité et d'espoir. Or, et cela quelle que soit notre situation sociale, que nous soyons riche ou pauvre, patron ou ouvrier, nous nous demandons avec anxiété de quoi demain sera fait et chaque jour notre liberté rencontre de nouvelles limites tandis que s'amointrit notre individualité.

Le seul refuge où nous pourrions exprimer notre personnalité, la développer et l'élever est le domaine spirituel. Mais nos pensées alourdis par les exigences de la vie quotidienne sont incapables d'y pénétrer parce que lorsque l'emprise de l'autorité de notre société civilisée desserre son étreinte, alors que nous devrions pouvoir reprendre conscience de nous-mêmes, nous sommes dans une sorte d'état d'inconscience et sans énergie suffisante pour reprendre notre moi « en main ».



TROIS PIONNIERS, TROIS CRÉATEURS

par PIERRE MARIE

PARFOIS, sur la route suivie par l'humanité — et où tant de médiocrité accompagne trop souvent la marche des générations — un voyant, un précurseur, un réaliste marquent de leur forte empreinte le temps où ils vivent. Ils lui apportent une conception nou-

M. de Coubertin, président d'honneur et fondateur
du Comité international olympique.

Photo Roger Viollet



velle, une création valable, améliorant le sort de leurs contemporains. Ce qui, plus tard, fera vivre leur souvenir dans la mémoire des hommes.

L'occasion se présente (j'écris ces lignes peu après la célébration des XVI^e Jeux olympiques) de rappeler ici la figure de leur rénovateur, Pierre de COUBERTIN, déjà évoquée dans ces colonnes, il y a quelques années.

Notre compatriote, pénétré de la nécessité de l'entraînement physique, ayant constaté la place importante qu'il avait pris dans les collèges anglais, se donna pour tâche — parmi pas mal d'autres — d'intéresser son pays aux exercices sportifs.

Puis, la réussite couronnant peu à peu ses efforts, il eut une ambition — qui dut paraître insensée à beaucoup — c'était de ressusciter les Jeux olympiques de l'ancienne Grèce, ces manifestations quadriennales du muscle, à la fois fêtes de la jeunesse et hymne à la paix, puisque, jadis, tout combat était interdit durant le déroulement des Jeux.

J'ai déjà marqué, dans « **Vivre d'abord** » tout ce qu'il fallut de ténacité, de persévérance pour convaincre le monde moderne, pour réussir ce retour à des festivités antiques.

Depuis, en raison des déviations qu'a connues le sport, ou plutôt la pure doctrine de l'amateurisme intégral, certains ont pensé que P. de COUBERTIN, pur idéaliste, n'avait pas prévu les fautes et les erreurs que l'on nota par la suite. Reproche injustifié, car l'exercice physique — comme toutes les activités humaines — incorporé dans la vie des sociétés, en a suivi forcément le comportement, où le bon et le mauvais, le meilleur et le pire se côtoient, se chevauchent, s'intercalent.

D'ailleurs, le sport ne pouvait à lui seul, constituer un barrage contre tout ce qu'il y a de condamnable dans la vie moderne.

Au contraire, le rénovateur des Jeux olympiques n'a cessé, et dès 1910, de mettre en garde contre les exagérations de certains, qui — trop enthousiastes — voyaient dans le jeu musculaire le remède à tous nos maux. Et P. de COUBERTIN, qui fut un historien remarquable (je cite à ce sujet, son « Histoire universelle » en quatre volumes) notait que, dans l'ancienne Grèce, la culture sportive n'était pas aussi répandue qu'on l'a cru. De même, dans le plus sportif des pays européens — l'Angleterre — le sportif n'est pas forcément plus vertueux, au sens exact du terme, que ses autres compatriotes.

A la même époque, il écrivait encore cette phrase lourde de sens et d'enseignement : « **le perfectionnement musculaire n'assure pas à lui seul le perfectionnement cérébral, ni le perfectionnement moral** ».

Et s'il eût vécu, notre compatriote se fût élevé contre tant d'exercices plus ou moins valables, que ses successeurs ont incorporés dans le programme des Jeux. De même — je l'ai assez connu pour m'en porter garant — il eût condamné ce nationalisme sportif auquel se livrent certains pays. Ce qui transforme le stade en une sorte d'arène politique où l'on voudrait identifier les vainqueurs olympiques avec les doctrines sociales de leurs gouvernements.



Le lieutenant de vaisseau Georges Hébert à l'École des Fusiliers Marins (1910)

Dans l'article publié dans notre revue, il y a quatre ans, je marquais les conceptions morales de P. de COUBERTIN. Il avait prévu — dès 1924 et le premier de tous (il est bon de le redire) « l'abaissement progressif de la valeur de l'individu par la spécialisation grandissante ». Qu'eût-il dit s'il avait connu la « grégariation », le « robotisme » actuels ? Je pourrais multiplier les citations, reproduire celles faites au lendemain des Jeux olympiques d'Helsinki, de 1952. Si je reprends la phrase ci-dessus, c'est pour montrer qu'aucun problème ne restait étranger à notre compatriote, essayiste et historien autant que sportif, et dont l'œuvre imprimée comprend une vingtaine de volumes, abordant tant de sujets, où il fait preuve de tant de prescience, où il sonde l'avenir avec certitude (certains chapitres de son Histoire universelle, consacrés à l'Asie font comprendre les événements de ces dernières années) (1).

Il avait « l'habitude de regarder loin et de parler franc », ainsi qu'il l'a écrit à la fin de ce travail prophétique « Où va l'Europe ? » (Crès, édit.).

J'ajouterai, pour terminer cette partie de mon étude, que E. SEILLIERE, de l'Institut, lui a consacré, un volume intitulé « Pierre de COUBERTIN, artisan de l'énergie française ». Ce qui est la vérité même. Et il est souhaitable que dans l'avenir, on rende plus complètement justice à ce grand Français, aux dons si multiples, et qui — quel que soit le sort attendant les Jeux olympiques — a réalisé là une œuvre grandiose. Et que seul d'ailleurs il était capable de concevoir et de recréer aussi complètement, aussi parfaitement.

(1) Il fut aussi le premier, je crois, à signaler la disparition tellement regrettable de l'esprit critique en France. Disparition qui ne fait que s'accroître en raison de l'insuffisance des moyens d'expression modernes, supprimant l'effort intellectuel et la réflexion chez l'auditeur et le spectateur, devant l'écran, la T.S.F., la Télévision.

M. Georges HEBERT présente, pour moi, des traits un peu semblables à ceux de P. de COUBERTIN. Encore que les hommes ne s'aimaient guère — et on doit le regretter vivement — on note chez l'un et l'autre la même ténacité, la même volonté d'élever le monument durable que l'on a pressenti dans sa jeunesse, dont on a supputé la valeur, l'importance et déjà esquissé les grandes lignes, l'armature essentielle.

Officier de marine, HEBERT fut amené à remarquer le développement physique des marins appelés à servir sur les derniers navires à voile, où il fallait grimper aux mâts, s'affairer dans la voilure, ce qui demandait nombre de qualités musculaires et de sang froid.

De même lors de ses croisières, il constata également la valeur corporelle de maintes peuplades indigènes. D'un côté, comme de l'autre cet épanouissement était dû à la pratique incessante de gestes utilitaires, nécessaires là, à la marche du navire, ici à la subsistance quotidienne.

HEBERT eut tôt fait de sérier ces gestes en plusieurs groupes : courses, sauts, grimpers, lancers, reptation, porters, quadrupédie, natation, dont l'ensemble assure, à l'être humain, un développement complet et harmonieux.

C'est ainsi que naquit la « Méthode naturelle » qui, à ces mouvements initiaux — parce qu'indispensables — offrait d'autres avantages : s'effectuer en déplacement continu (contrairement aux méthodes statiques), en plein air et le corps dénudé le plus possible.

Ce sera l'immense mérite d'HEBERT d'avoir réussi à transposer sur le plan de notre vie moderne — tellement anti-hygiénique pour tant de raisons — ces exercices qui, essentiels jadis, le sont encore plus à présent. Car le progrès (cette arme à double tranchant, sorte de langue d'Esope, capable du meilleur et du pire) a bouleversé nos conditions de vie, supprimant pour la plupart d'entre nous, à la ville comme à la campagne, les efforts physiques, de règle dans le passé.

Les adeptes de la gymnité pratiquent souvent la méthode d'éducation physique naturelle. Les fusiliers marins du lieutenant de vaisseau Georges Hébert, ainsi que les élèves du Collège d'athlètes de Reims, portaient un slip ce qui, à l'époque, était une innovation quelque peu révolutionnaire.

Photo Colin R. Clark



Et encore que cette opinion puisse paraître osée, on peut bien dire, en s'appuyant sur nombre de faits et de constatations, que la race humaine ne se porte guère mieux qu'auparavant malgré ces progrès ou à cause d'eux (2).

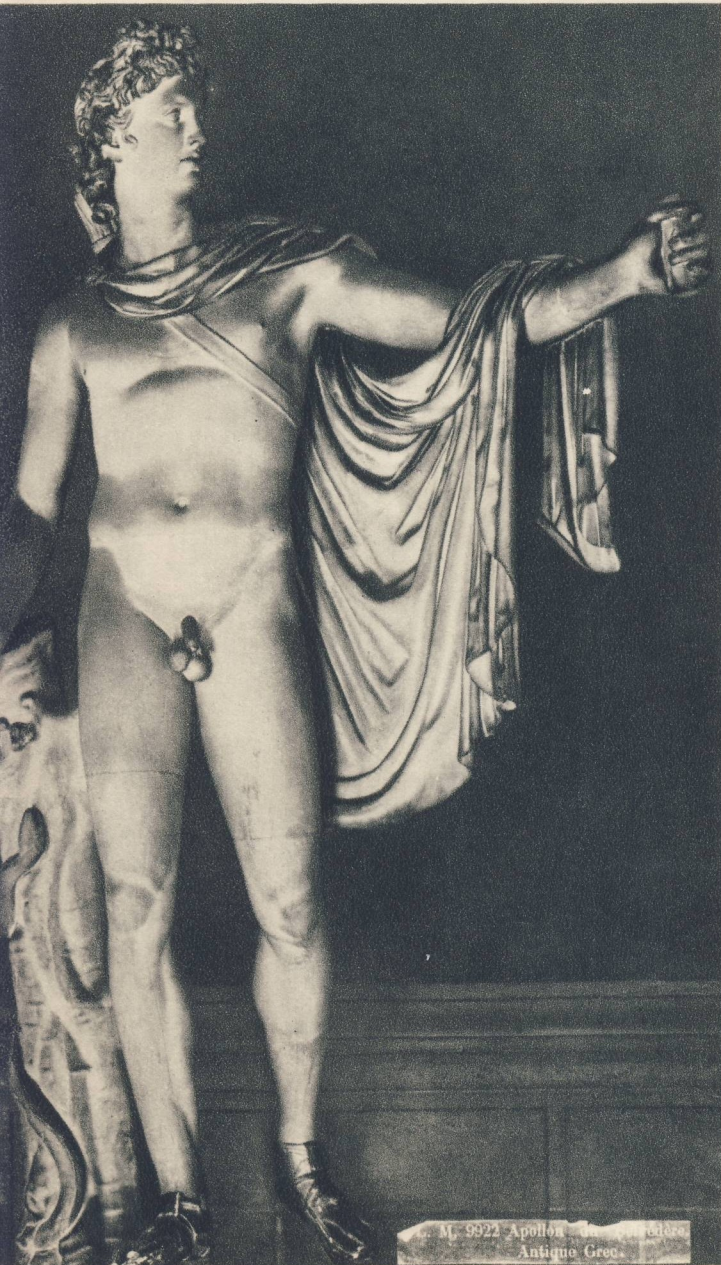
En effet, si, à présent, tant de machines diverses nous évitent toutes les dépenses musculaires, ou à peu près, cela n'est pas forcément un avantage. Il est prouvé que l'individu a un besoin impérieux — encore qu'il ne le ressent pas toujours — de s'exercer, de s'entraîner. Non seulement pour maintenir sa musculature en bon état, pour garder sains cœur et poumons, mais aussi pour conserver intact le fonctionnement des organes.

**

Il y a un demi siècle que la « Méthode naturelle » existe et partout elle a fait merveille. Des fusiliers marins de Lorient (où HEBERT était directeur des exercices physiques) et qui ont montré la valeur de leur entraînement à Dixmude, en 1914 (là HEBERT fut grièvement blessé), à l'entraînement corporel dans plusieurs armées — de 1916 à 1918 — qu'il dirigea, à peine rétabli, partout son enseignement fut remarqué. Je reste persuadé qu'il a sauvé la vie à nombre de soldats, par le côté utilitaire de sa méthode, en leur apprenant à courir, à sauter, à se jeter rapidement à terre, pour éviter le feu de l'ennemi.

L'Apollon du Belvédère, type parfait de la beauté masculine.
Antique grec.

Photo Roger Viollet



Si nous nous tournons d'un autre côté, nous constatons que la méthode HEBERT est pratiquée par les sapeurs-pompiers de Paris, les apprentis de la S.N.C.F., de la R.A.T.P. (métro-autobus) et dans maintes grandes entreprises privées. Partout la preuve a été faite, péremptoire, de sa valeur exceptionnelle. Non seulement musculairement, mais aussi moralement et socialement. « **Être fort pour être utile** », telle est la noble devise de G. HEBERT.

Ce travail serait incomplet si je ne rappelais le souvenir du marquis de POLIGNAC, qui créa le magnifique collège d'athlètes du parc POMMERY, près de Reims, permettant ainsi au père de la « Méthode naturelle » d'enseigner dans un cadre digne de cet enseignement. Malheureusement, cette splendide réalisation n'eut qu'une durée éphémère. Le collège fut bombardé et détruit pendant la guerre de 1914-1918.

Une plaque a été apposée il n'y a pas longtemps, pour rappeler cette grande œuvre où sont associés les noms d'HEBERT et de POLIGNAC (3).

HEBERT, maintenant octogénaire, poursuit, dans une calme retraite, son apostolat. Volume après volume, il publie — œuvre monumentale — les données de sa méthode, les leçons inspirées par une expérience d'un demi-siècle.

Et pour terminer cet hommage au père de l'Hébertisme, je ne puis faire mieux que de reproduire les lignes que lui consacra jadis P. de COUBERTIN : « **il faut savoir beaucoup de gré à un officier, le lieutenant de vaisseau HEBERT qui a donné des devoirs physiques une définition très nette. Ils se résument selon lui en deux règles fondamentales : employer tous les moyens propres à développer les qualités physiques, conserver ces qualités en s'abstenant de tout ce qui pourrait les dégrader** ». Et revenant sur ce texte, le père des Jeux olympiques modernes ajoute : « **voilà une loi de morale pure** ».

C'est bien cela, la « Méthode naturelle » est non seulement physique, mais elle est aussi morale et sociale, comme je le marque plus haut.

**

Kienné de Mongeot est, sans nul doute, la personnalité la plus marquante, la plus agissante de ce mouvement en faveur de la santé qui englobe le naturisme et la gymnité.

Depuis trente et un ans, et même plus, il a collaboré à des journaux en qualité de rédacteur sportif, écrivant également des articles au sujet de l'hygiène. C'est en 1926 qu'il fonda « VIVRE D'ABORD ! » dans le but de pouvoir exprimer librement, et audacieusement, ses idées qui révolutionnèrent la morale conventionnelle, bouleversèrent les mœurs qu'elles transformèrent puisque la demi-nudité est admise maintenant et la nudité intégrale tolérée.

En même temps qu'il tentait de réhabiliter le corps humain, qu'il entreprenait une ardente campagne contre tous les préjugés, contre tous les fléaux sociaux, il s'évertuait à donner aux intellectuels le goût de la culture corporelle et aux manuels celui de la culture intellectuelle, aux uns et aux autres l'amour de la beauté.

Son goût de la beauté, de l'harmonie et de l'équilibre fut amplifié par l'étude des arts et des philosophies de l'Antiquité. Aussi surprenant que cela puisse paraître après ce que l'on vient de lire, il puisa dans la lecture des Pères de l'Eglise, dans les philosophies du moyen âge et l'étude des mœurs de cette époque si méconnue, dans celle des règles de la Chevalerie maintes raisons de poursuivre la tâche qu'il s'était donnée.

Mais il fit mieux que de répandre des théories : il les mit en pratique. L'expérience démontre aujourd'hui que ses doctrines étaient bonnes. En effet, ne donnent-elles pas la santé à ceux, innombrables, qui ont la sagesse de les mettre en action ?

Il fut réellement un précurseur puisque d'autres, suivant son exemple ont repris ses idées et créé des centres de revitalisation où la dénudation totale est pratiquée.

Pierre de Coubertin, le lieutenant de vaisseau Hébert, le premier en faisant revivre les Jeux olympiques, le second en propageant la méthode d'éducation physique naturelle contribuèrent considérablement à la régénération corporelle de la race; K. de Mongeot entreprit aussi cette régénération mais il l'a voulue intégrale : physique et mentale.

Depuis quelques années, la civilisation et son progrès absorbent l'individu au seul bénéfice de la société, de la collectivité. K. de

(2) Car si la mortalité infantile et celle par tuberculose sont en déclin en France, il y a toujours, ici, 800.000 tuberculeux. Charge formidable pour le pays, tant en soins qu'en manque de production. Et M. G. DUHAMEL écrit qu'il meurt, chaque jour, 280 cancéreux français. Si typhoïde et diphtérie ont diminué leurs ravages, la poliomyélite augmente les siens. Et l'alcoolisme, hélas !

(3) Soulignons deux étapes importantes de la vie d'Hébert : le magnifique succès des fusiliers marins au Concours international d'éducation physique de Paris (peu avant la guerre de 1914). Et grâce à l'aide du marquis de Polignac, ce collège splendide où champions, écrivains, journalistes s'entraînaient en se documentant, ce qui a permis à la « Méthode naturelle » de connaître une diffusion accrue. Je rappelle à ce sujet, le chapitre du livre de G. Rozet : « Les Fêtes du Muscle » où l'auteur raconte son séjour au parc Pommery.



Photo Eva Grant

Aphrodite moderne. On sait qu'Aphrodite naquit de l'écume des flots. Elle était la déesse de la fécondité : Elle présidait à la naissance des êtres, à la jeunesse du monde et à l'incessante énergie de sa vitalité. Elle apparut sur la terre à la saison des roses pour la volupté des dieux et des hommes.

Mongeot, considérant que le véritable progrès réside dans le développement et l'amélioration de l'être humain — qui ne peuvent se faire que dans la liberté — et non point dans le perfectionnement de ce qui est étranger à sa nature, à sa propre organisation, entreprend de répandre la pensée gymnosophe qui est un humanisme rationnel et sage. K. de Mongeot est un révolutionnaire qui ose s'élever contre toutes les morales qui freinent l'épanouissement de la personnalité humaine et restreignent sa liberté en ne lui permettant plus de vivre intégralement conformément aux lois naturelles saines et justes. Il va donc, il est allé, beaucoup plus loin, dans un certain sens, que ses deux célèbres, et à juste titre, devanciers.

Sa magnifique devise : **Tout ce qui est humain est nôtre** exprime nettement et fermement ses intentions et le but qu'il essaie d'atteindre.

Dans son dernier ouvrage (4), qui obtient tant de succès auprès d'une élite clairvoyante, on trouve l'ampleur et la profondeur de ses méditations et de ses préoccupations si humaines.

Une parenthèse me paraît nécessaire ici. Il est curieux — ou plutôt remarquable — de noter que les trois pionniers, les trois précurseurs dont il est question dans la présente étude, ont — à différentes époques et

(Suite page 26)

(4) « Folles pensées d'un fol » (Edit. de « Vivre d'Abord ! »).

CONFLITS DE LA VIE SEXUELLE LES PSYCHONEVROSES, LE MALAISE SOCIAL ET LA GYMNOSOPHIE

par le D^r H. HERSCOVICI,
Membre de la Commission d'Hygiène
du Département de la Seine

III (Suite)

L'HOMME. — Physiquement inférieur à beaucoup d'autres êtres, obligé de s'adapter à une foule de conditions biologiques, il s'adresse constamment à son psychisme pour lutter contre les déficiences, défauts et tares qui peuvent l'amoindrir. Certaines pensées sont capables d'accélérer ou de ralentir ses fonctions. Le moral peut engendrer des lésions organiques (1), des modifications des tissus et des humeurs. Des maladies et la mort même peuvent survenir à la suite d'un tumulte d'ordre fonctionnel et moral. L'unité de l'être humain résulte de toutes les manifestations de ses activités, l'équilibre vital en est le résultat. L'âge et le sexe interviennent dans l'orientation des processus de son développement. L'atomisme de chacun de nous porte en soi les caractères de son tempérament et de ses tendances. La vie est donc l'idée directrice ou la force évolutive de l'être, puisqu'elle réalise l'idée d'unité dans la succession de tous les changements morphologiques et chimiques.

La personnalité humaine. — L'inconscient, c'est le domaine de l'âme qui travaille pendant notre sommeil, en quelque sorte une imitation du conscient. Il faut d'abord recevoir pour construire, enregistrer pour élaborer. L'homme est libre par cela même qu'il a une conscience et un jugement. Il est libre de choisir le bien ou le mal, mais quand il a choisi le mal le remords lui révèle qu'il était libre d'agir. Puisque la conscience est une forme d'être inachevée, la gymnosophie nous fournit le pouvoir de faire de nous-mêmes un problème que chacune de nos actions devra contribuer à résoudre. Car il n'y a d'attente sans espérance ni de pensée de demain sans consolation.

De la propriété. — Il s'agit des objets inanimés répartis entre les êtres vivants. D'où esclavage. Bien qu'aboli sous ses formes brutales, il persiste sous des formes raffinées et moins apparentes. Et d'abord dans les rapports familiaux. Le principe de propriété ne s'exprime-t-il dans cette aberration que l'on appelle jalousie. Cette même propriété fondée sur le travail, pourrait être la source d'une libre activité de l'homme dans le

monde social au lieu de devenir un instrument de violence et d'exploitation et dégénérer en une opposition à ses semblables. La rationalisation de l'industrie témoigne de ce que le problème social devient avant tout un problème de répartition. Dans le libre jeu des intérêts et puisqu'on ne peut compter sur la bonté naturelle de l'homme on ne pourrait dans le combat pour l'élevation qualitative de la vie laisser à la nature humaine la réglementation de la vie sociale.

Ainsi le problème social deviendra un problème spirituel et moral, celui de la naissance de l'homme nouveau et de relations fraternelles entre les hommes. La mentalité s'élargit et l'expérience s'enrichit car au-delà de la propriété matérielle l'homme aperçoit des fins idéales et des possibilités de vie que la rigidité des cadres de la société matérialiste actuelle ne permet pas de réaliser. Les forces qui surgissent aujourd'hui étaient non seulement ignorées du passé, mais inexistantes dans le monde. A travers l'homme, à travers ses connaissances et ses découvertes, le monde subit une continue et profonde transformation. Le pouvoir de l'homme devient prodigieusement destructeur et créateur. Mais cette puissance a-t-elle permis de remédier aux pires calamités ? Faut-il que je sache à ce moment. Alors que pour certains le problème social devrait se résoudre avant tout par la lutte des classes, par le heurt des intérêts et par l'incitation à la haine, la Gymnosophie propose un ordre mondial exempt de violence et d'asservissement. Reconstruire de l'injustice d'hier la justice de demain, une nouvelle synthèse de l'intelligence et de l'âme, un nouvel équilibre de toutes nos forces obtenu par l'accroissement du meilleur, du plus élevé et du plus beau. La Gymnosophie veut raccorder l'homme au monde (1). C'est en se suspendant à la société, et en vivant pour la société, que l'homme pourra déployer et accroître sa liberté. Etant donné que les idées, les concepts, les théories, les valeurs spirituelles n'existent pour les masses qu'en tant que symbole de lutte, ou de mythe. Toutes les idéologies étant considérées comme vaines et inutiles. La gymnosophie tend de toutes ses forces à l'amélioration de la vie individuelle et sociale au moyen de la culture. Tout porte à croire qu'il n'y ait d'autre but plus utile, en fait de beauté, de grandeur morale et de liberté, que ces réalisations infinies mais dont les voies sont déterminées et difficilement abordables.

De la morale. — L'idée de l'universel permet à l'homme de dépasser le point de vue égoïste, individualiste et même social, pour saisir la valeur propre de la personnalité consciente et la valeur permanente de l'universalité des consciences. L'homme trop occupé de lui-même risque d'épuiser toute sa force créatrice. La conscience même témoigne de sa valeur morale ainsi qu'on le constate dans le langage le plus commun. La gymnosophie a toujours affirmé l'unité de la conscience humaine, c'est pour cela que l'homme est capable d'agir universellement. Toute notre dignité relève de notre pensée morale. Tout notre honneur aussi. Permettre à l'homme de concevoir quelque chose d'autre et plus que lui; l'idée de l'humain

(1) Flanders Dunbar, étudiant, en 1943, 1.600 infirmes par fracture ou maladie chronique (hypertension, coronarite, rhumatisme cardiaque) trouve le facteur émotionnel 80 fois sur 100. Les accidentés présentent une diathèse «traumatophile»: ils sont sujets aux accidents et chaque fois l'accident est causé par une attitude agressive qu'ils ont ensuite retournée contre eux-mêmes. Ainsi, d'après Leriche, une grande partie de la pathologie serait due à des réactions d'angoisse et à des conflits psychiques de l'individu avec lui-même. Alors que selon Pavlov, maintes maladies seraient des créations de l'écorce cérébrale, qui est mise en mouvement par des impressions douloureuses venant de la région traumatisée d'où surexcitation du cortex, épuisement et développement dans son sein du processus d'inhibition de défense. Théories qui s'accordent avec les observations d'Hippocrate de l'influence affective sur la pathologie. L'ulcère gastro-duodénal serait dû à un conflit entre une tendance à la passivité et la lutte contre cette tendance qui entretient une activité gastro-intestinale, bivalente inconsciemment, pendant que l'ulcère stomacal serait dû au désir de s'incorporer un objet libidinal d'où hyperfonctionnement. Le D^r Leriche se pose la question si cela est susceptible d'expliquer toutes les maladies chez les gens équilibrés? De toute façon, la civilisation mécanique est à l'origine de l'ébranlement du système nerveux du monde moderne et certainement cause de la plupart des maladies actuelles. L'œuvre gymnosophique s'avère absolument nécessaire.

(1) «Le Monde des Imposteurs», par le D^r Herscovici, Edit. «Vivre d'Abord».

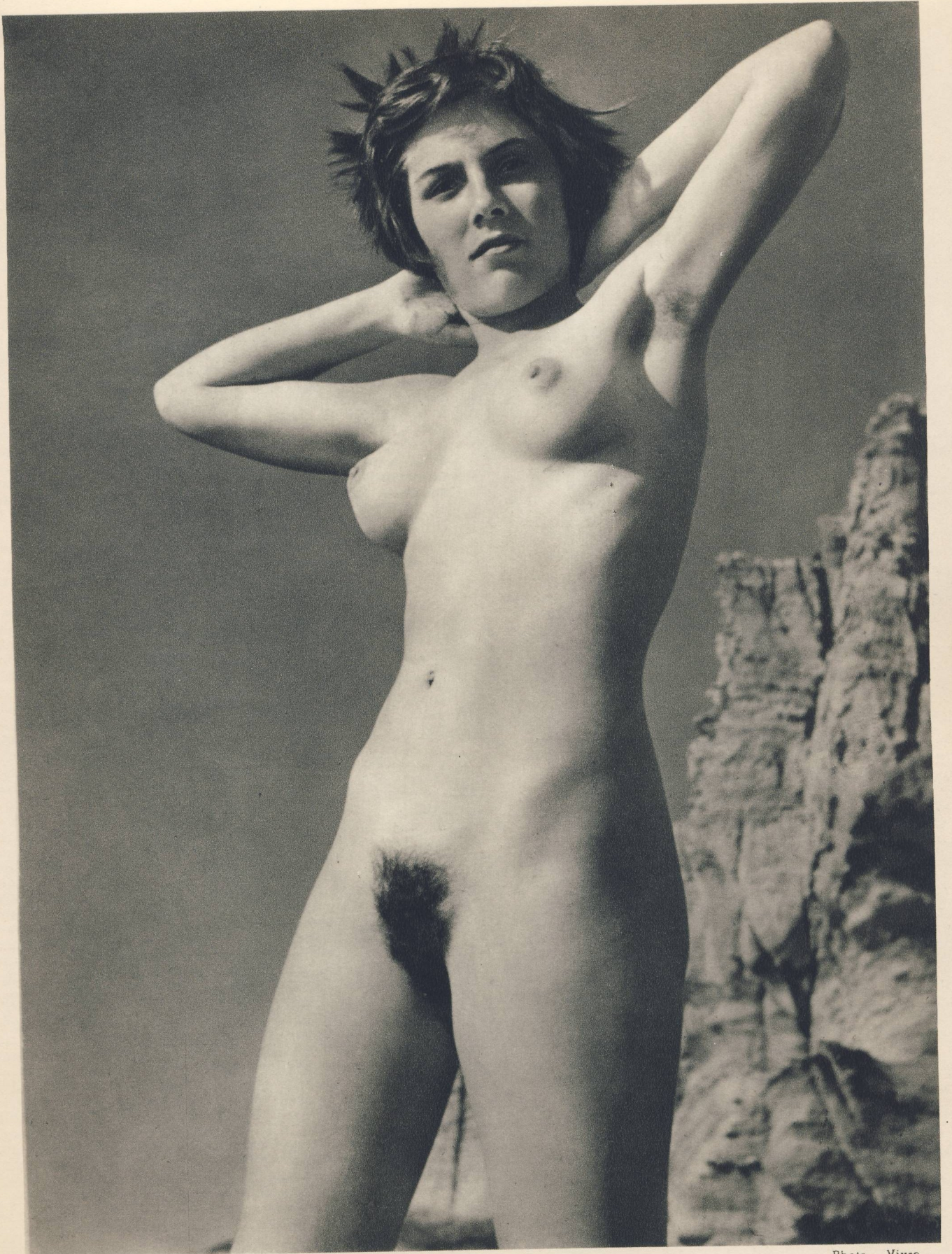


Photo « Vivre »

Jeune Tunisienne âgée de 16 ans, adepte fervente de la gymnité intégrale.



Photo Graham Bailey

Regardez bien le visage de cette jeune et belle femme
et vous aurez un idée de l'esprit sain qui l'anime.

et au-delà de l'humain, se hausser à son idée, se monter au-dessus de soi par la force de la culture, de l'éducation, de la volonté et de l'idée et c'est en cela même que la morale consiste. L'universalité de l'homme repose non sur la réalité mesquine et simple de l'individu ou même de la communauté, mais sur la pensée du bien général, ce qui lui permet de s'ajouter ainsi à toutes les forces intelligentes de l'univers. Toute politique et toute morale se fondant sur l'idée que l'homme a de l'homme et de son destin, plus notre connaissance des lois de cette nature sociale sera étendue et exacte plus nous pourrions espérer tirer des applications avantageuses. La discipline gymnosophique permet à l'homme de comprendre que seuls le pouvoir de sympathie et le désir d'équilibre engendrent la bonté, l'indulgence et des relations amicales avec ceux qui vivent près ou loin de lui.

De la justice. — La Gymnosophie est contre toute injustice mais non contre toute revendication, elle est contre toute violence mais non contre celle qui veut le triomphe de la justice. En effet la justice n'est pas quelque chose d'existant mais quelque chose qu'il faut toujours chercher à faire et à refaire. La justice pose toujours des raisons jamais des forces. Ainsi, l'esprit juste, selon Alain, l'esprit juste est celui qui ne met point trop d'importance aux petites choses, ni aux petits malheurs, ni aux flatteries ni au tumulte humain, ni à la plainte ni même au mépris, ce que l'esprit droit ne sait pas toujours faire. Eclairer l'homme, le délivrer, le conseiller à croire et à vouloir la pleine justice et comprendre que le droit a ses racines dans toutes les consciences. Plus l'ordre de l'esprit est chevillé à l'âme humaine plus l'homme est équilibré dans toutes ses actions. Accepter ses responsabilités et s'efforcer à réaliser une perfection qui nous fuit toujours, voilà la tâche à accomplir.

LA GYMNOSOPHIE basée sur l'expérience et une chaîne de pensées forgée anneau par anneau lentement, sans cesse, sans hâte, destinée à éclaircir la raison et la vie humaine, est comme une clarté au milieu d'une longue nuit, parce qu'elle réalise l'instrument idéal de l'éducation et peut fournir à l'enfant son indépendance, sa libération de toutes les contraintes morales et préjugés qui pèsent si lourdement sur la société actuelle. Elle est capable de prévenir la formation des complexes d'infériorité et l'apparition des déviations sexuelles. Associée à la psychanalyse, elle est susceptible de corriger certaines anomalies de long retentissement sur la vie de l'enfant. Il n'est pas sans intérêt, de souligner combien le but de la gymnosophie est de cultiver la perfection des facultés intellectuelles et morales et à quel point elle cherche à cristalliser une méthode d'éducation plus compréhensible des manifestations naturelles de l'enfant, seules forces réelles qui puissent empêcher le refoulement des tendances naturelles, d'où la genèse des complexes. La plupart des psycho-névroses prennent naissance chaque fois que les impulsions sexuelles primitives sont refoulées au cours du développement de l'enfant. Un instinct non satisfait ne saurait se changer en idéal.

Le psychisme double continuellement la vie fonctionnelle et la morale sexuelle basée sur l'attitude de l'enfant devant la vie devrait être imprimée dans son âme dès la puberté, c'est-à-dire l'orienter d'après l'idéal qui correspond à son sexe et l'initier scientifiquement à la fonction vitale. Cette éducation constitue l'instrument primordial du perfectionnement positif purifié de toutes les erreurs qui ont freiné l'expansion individuelle et sociale. La gymnosophie cherche à rétablir l'équilibre, et cette poursuite d'un équilibre éternellement troublé explique la continuité de son œuvre, et ses conditions de persévérance en vue d'un idéal humain. Cette éducation sans contrainte, imprégnée de tact et de mutuelle confiance, seule peut créer et former chez l'enfant et l'adolescent le plus grand degré de liberté et de raison, car elle ne méconnaît pas la vie intérieure de l'enfant, n'étouffe pas la première curiosité de l'enfant et ne risquant pas de briser tout élan dans le domaine de la connaissance elle favorise ainsi le développement de ses meilleures qualités. L'éducation et l'instruction étant obligatoires à cet âge plus qu'à tout autre précisément parce qu'au début de la vie il existe des périodes désignées comme « périodes sensibles » (M^{me} Montessori) parce qu'elles correspondent à une plus grande aptitude de l'intelligence à admettre diverses notions et surtout à les assimiler.

Au lieu de l'éducation basée sur l'interdit dans l'ignorance, qui aboutit au refoulement et à la perversion de l'instinct sexuel, la gymnosophie à l'aide d'une connaissance exacte de l'âme humaine et de ses nécessités dirigera et orientera l'enfant dans la meilleure voie. L'instinct sexuel comme les autres instincts peut être éduqué et soumis à la volonté et à l'intelligence. Bien

qu'il faille encore compter sur l'atmosphère générale qui règne dans la famille, et la façon d'interdire et permettre certaines satisfactions et qui sont des facteurs importants dans l'éducation de l'enfant, la Gymnosophie reste un instrument primordial pour enrayer l'inertie des forces latentes du subconscient en ordonnant les sentiments en un système complexe et plastique comme les sensations, les idées, les désirs et les impulsions, en mettant en relief les énergies bienfaisantes, en leur imprimant le meilleur épanouissement et essor, si nécessaire pour l'édification de la personnalité parfaite. Son rôle est d'établir des habitudes de discipline sévère et de contrôle de toutes les activités journalières, car toutes les énergies issues de la libido primordiale comme l'intelligence, l'attitude esthétique et morale, sont directement influencées. Donner force et réalité à toutes les représentations qui correspondent le mieux aux véritables exigences de notre nature et identifier l'âme avec tout ce qui la relève et l'ennoblit, tels sont les buts de cette œuvre qui dirigera l'éducation sexuelle judicieuse de l'enfant qui s'impose de plus en plus à l'heure actuelle.

Car la gymnosophie veut développer toutes les activités et valeurs utiles à l'homme, à tout homme pour assujettir la terre à son service et se protéger contre tous les maux, elle veut développer la beauté partout, toutes les activités psychiques supérieures, les productions intellectuelles et artistiques, édifier le droit et la justice auxquels les membres de la communauté ont contribué en sacrifiant leurs impulsions instinctives, leurs intérêts et empêcher quiconque de devenir

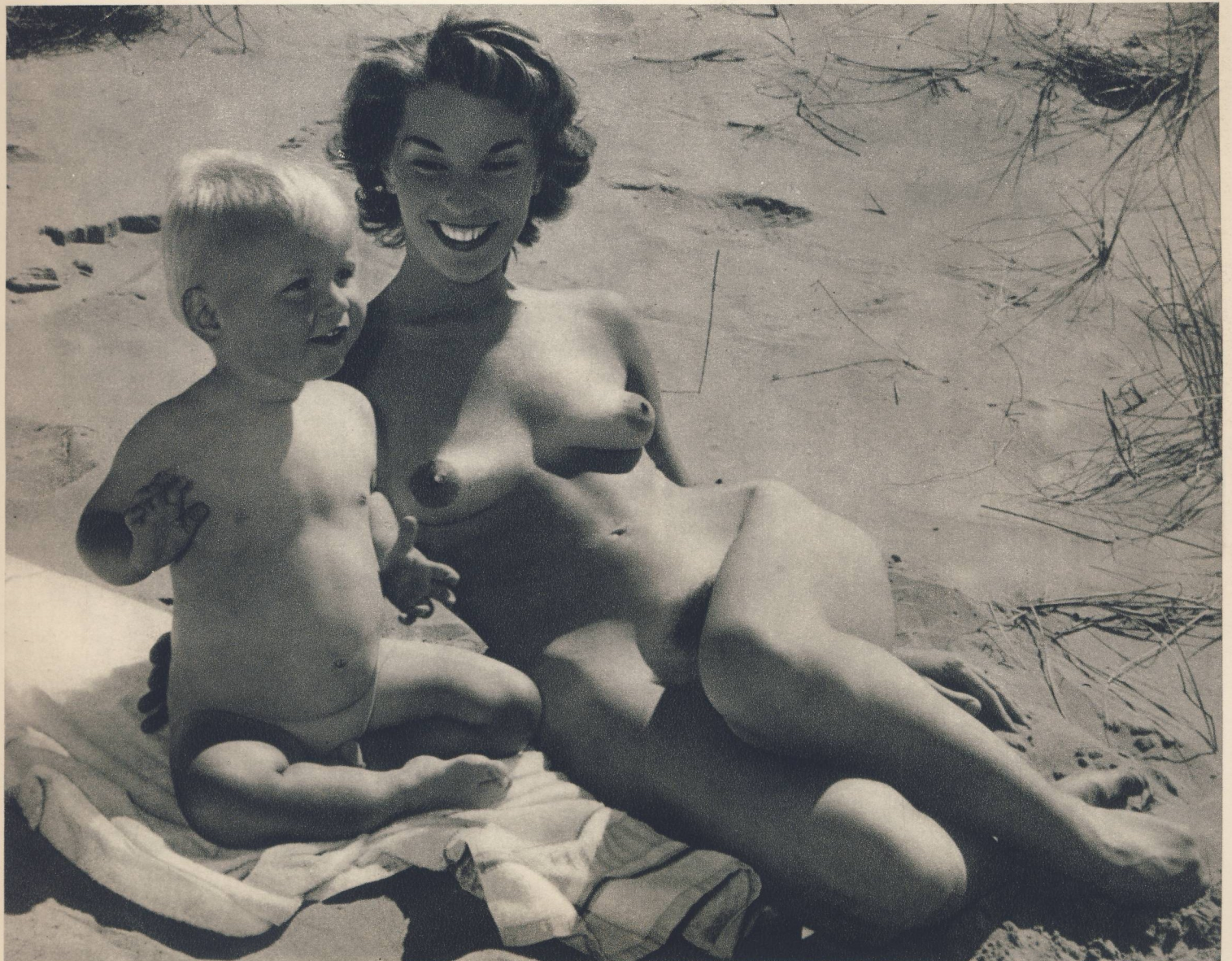
la victime de la force brutale, enfin trouver un équilibre approprié entre les revendications de l'individu et les intérêts de la collectivité. C'est dans l'effort conscient des hommes vers le bien et vers le vrai que l'homme sera intégré dans les droits qu'il tient de sa nature, ce qui est le vrai climat et pour la vie et pour la pensée humaine.

Il ne s'agit point de choisir entre les sens et l'esprit ou frapper telle ou telle forme de vie humaine, non, il faudrait seulement savoir, affirme Thibon, laquelle d'entre ces formes de vie doit accepter en nous la place centrale et imprégner les autres de son attraction. L'acte libre n'étant que l'assentiment de l'homme à l'ordre universel, une confrontation de la vie humaine de solidarité et d'amour. Là seulement on verra surgir le règne de l'homme affranchi des anciennes lois de la jungle. Le règne de l'homme combattant plus pour sa liberté et sa dignité que pour des biens matériels qui le rendent jaloux, haineux et insensé. Alors, il n'y aurait plus dans la communauté que des hommes libres s'adonnant à la culture et à la méditation, à la pratique de la gymnité, pour affermir leurs sens et marquer leur personnalité dans l'œuvre de leurs mains, afin de déployer une vie utile à eux et aux autres.

La gymnosophie est donc cet ordre idéal capable de libérer l'homme et la société de ses maux, de ses tares, de ses refoulements et obsessions nocives, de ses fanatismes rudement barbares, capable aussi d'aplanir les antagonismes qui divisent les hommes en rendant l'union humaine facile et désirable et l'humanité libre et meilleure.

Et que dire de cette gracieuse maman qui regarde tendrement son enfant. Elle sait que son corps n'est point parfait; que lui importe! Elle se donne courageusement en exemple aux autres mamans car elle sait aussi, par expérience, que la pratique de la dénudation totale est une source de santé et d'équilibre physique et mental.

Photo Graham Bailey



et le « grand amour » se réduit à ce qu'il était et s'achève en un divorce.

Que si, au contraire, les éléments psycho-physiques ne sont venus que s'ajouter à un amour vrai, c'est-à-dire à un amour de dévouement, il ne se produit ni satiété, ni « usure », puisque le propre de l'amour vrai, c'est la recherche du bien de l'aimé et cela en toutes circonstances.

Mais dira-t-on, cet amour doit avoir précisément comme support l'un des éléments dont il a été plus haut question.

Certes oui, mais précisément ce qui caractérise l'amour vrai, c'est que la personne qui « est tellement ceci et tellement cela », comme dit Gargantua parlant de Badebec, apparaît à celui qui l'aime comme offrant à un degré éminent les qualités qu'il voit en elle, par la simple raison que les impressions immédiates qu'il en éprouve concordent exactement avec ses tendances propres. Aussi y a-t-il toujours une concordance sur certains points entre gens qui s'aiment. Mais où se trouve la pierre d'achoppement qui fait culbuter bien des amours, c'est ce qui se passe, par exemple, si tel sujet est très intéressant pour tel autre au point de vue sexuel et moral, mais l'est beaucoup moins au point de vue morphologique. Dans ce cas le sujet envisagé sera bien dans le plan des tendances du partenaire pour le sexuel et le moral, non pour le morphologique. Or deux cas vont se présenter. Ou bien le partenaire est égoïste et d'esprit borné, ne voyant que choses immédiates, ou il est altruiste et sage à vues étendues. Dans le premier cas, il estimera que sa partenaire (ou son partenaire, les sexes étant autres) ne lui donne pas entière satisfaction, malgré ses qualités, et il la quittera avec négligence sans s'occuper de savoir si elle en a de la peine. Dans le second cas, il pensera d'abord à chercher à lui donner de la joie, d'une part, par simple équité, en récompense des joies qu'elle lui a données, et de plus par sentiment de dévouement, en cherchant à faire ce qui pourra lui donner du bonheur et trouvant bien tout ce qui peut lui en donner, parce qu'il ne cherchera pas à tourner les choses à son profit à lui, mais au profit de sa partenaire. Ce mode de sentiment est le propre de l'amour. Alors que l'« Eros » grec est représenté comme égoïste, accapareur, exclusif et jaloux, l'amour de dévouement, l'« Agapé », est sourire et bienveillance; elle est prête à se dépouiller pour l'être aimé et ne souffre jamais de ce qui donne joie à celui-ci. La voix populaire proclame que si l'on n'est pas jaloux on n'aime pas. Voilà l'une des plus belles sottises admises par la plupart des gens et admise de bonne foi et avec l'impression que c'est une vérité incontestable. La plupart des humains sont congénitalement jaloux, ils éprouvent une peine très réelle si le partenaire aimé ne leur est pas exclusivement attaché. Et ils sont persuadés que cette attirance accaparante qu'ils éprouvent est l'Amour, tout aussi naïvement qu'ils sont persuadés que ce sentiment ne saurait avoir de terminaison (« je t'aimerai toujours »). La vue de ce qui se passe journellement autour d'eux et des innombrables ruptures succédant à des amours enflammés devrait bien les renseigner et leur faire voir que l'amour jaloux est une forme d'égoïsme où l'on veut utiliser à son usage exclusif les qualités sexuelles du partenaire. Et si cette exclusivité n'est pas respectée, on en souffre comme on souffre de voir le copain obtenir la place que l'on espérait. Y a-t-il là rien qui puisse être tenu pour amour ?

Un exemple d'autant plus intéressant qu'il rompt en lisière avec les habitudes populaires auxquelles n'échappe qu'une bien rare élite nous est donné par Gorki qui aimait assez sa femme pour l'accueillir avec la bienveillance habituelle quand elle revenait de passer un certain temps auprès de tel ou tel amant de qui elle ne demandait pas d'amour mais seulement des caresses. Il faisait la distinction entre la sexualité et l'amour et n'éprouvait aucune jalousie. Ce qui plaisait à sa femme était, de ce seul fait, bon à réaliser et ne pouvait en rien le peiner. Il aimait vraiment.

Au contraire l'amant qui veut s'imposer, qui cherche à attirer à lui une partenaire dont la beauté le séduit, ou la femme qui veut avoir à elle le puissant homme d'affaires en même temps athlète admirable, n'agissent pas en vue du bonheur de l'être aimé. S'ils n'arrivent pas à leurs fins parce que le sujet sollicité ne les désire pas, ils ne se disent pas : « Bien ! Sa joie n'est pas avec moi; puisque je veux sa joie, je dois m'effacer ». Tout au contraire, ils font pression par tous les modes possibles pour user la résistance du partenaire. L'amour devient un combat. Et d'ailleurs bien des gens parlent à son sujet de la lutte des sexes. En fait ceux qui parlent ainsi ont raison. La stupidité de la plupart des humains est, dans ce domaine plus encore que dans les autres, absolument inconcevable et c'est là que Voltaire aurait surtout raison de

Tes dents sont comme un troupeau de brebis tondues...

Tes lèvres sont comme un fil cramoisé.
Et ta bouche est charmante;
Ta joue comme une moitié de grenade...

Tes deux seins sont comme des faons.
Comme les jumeaux d'une gazelle.
Qui paissent au milieu des lis.

Tu es toute belle, mon amie.
Et il n'y a point en toi de défaut.

Cantique des Cantiques.

Photo G. Vallee



AMOUR

SEXUALITÉ

ADMIRATION

par le Docteur P. RUSSO



Londres - National Gallery
Bronzino - Cupidon, la Folie et le Temps

Photo Anderson

J'ai insisté déjà sur la grave erreur que constitue la confusion très généralement répandue entre sexualité et amour.

Une récente discussion que j'eus avec quelques amis me donne motif à insister plus encore et à préciser que trois éléments, habituellement réunis, mais foncièrement différents et ressortissant à des modes de pensée entièrement distincts, peuvent attirer l'un vers l'autre un homme et une femme. Ces trois éléments sont d'abord l'amour, c'est-à-dire le sens de dévouement, la joie de ce qui pourra créer bonheur ou utilité à l'être aimé, ensuite la sexualité, c'est-à-dire l'attrait des sensations voluptueuses que procurera son contact; enfin l'admiration, c'est-à-dire la satisfaction éprouvée en face des perfections physiques, intellectuelles ou morales que présente cet être aimé.

Chez la plupart des humains, il y a un complexe de tout cela dans ce qu'ils appellent usuellement l'amour. Mais, faute d'analyse, il arrive de façon malheureusement très fréquente que deux êtres croient s'aimer qui en fait se désirent simple-

ment, ou qu'une admiration purement intellectuelle est prise pour amour par la fillette qui admire son professeur, ou enfin qu'un quelconque Pygmalion, charmé de l'aspect morphologique de la jeune femme qu'il a découverte, s'en croit sincèrement amoureux, alors qu'il est, en fait, devant elle comme devant une splendide statue. Ils se marient les uns et les autres et au bout de quelques semaines ou de quelques mois, quand l'attrait sexuel s'atténue par sa satisfaction même, quand l'admiration diminue (car « il n'est pas de grand homme pour son valet de chambre »), quand la contemplation des formes remarquables conduit à la constatation de menus défauts inévitables mais qui semblent chaque jour plus désagréables, quand en un mot ce qui avait attiré les amants et qu'ils avaient appelé amour s'avère une modalité limitée de réaction psychique, ils se trouvent tout déçus et mécontents. Au fond, ils sont mécontents de leur erreur, mais comme ils sont humains, ils se dressent sur leur amour-propre et ont vite fait de se persuader que c'est le partenaire qui a tort. Alors la mésentente,

dire qu'elle seule peut donner une idée de l'infini. Au lieu de tâter gentiment le terrain et, si l'on n'est pas agréé, se dire qu'il n'y a qu'à chercher ailleurs si l'on n'a qu'un désir sexuel ou une admiration, ou s'effacer avec joie si l'on a un vrai amour, qui a pour but unique la joie de l'aimée, la plupart des humains partent vraiment à la « conquête » d'une femme, et presque autant les femmes à la conquête d'un homme. Peu leur importe la durée de la liaison, la qualité des sentiments qu'ils suscitent; ce qu'ils veulent c'est posséder l'être choisi.

Et de cette insanité vit la plus grande partie de la littérature et du théâtre. Nous sommes tous intéressés par l'analyse de l'évolution tragique ou comique de tels sentiments incohérents. Nous sommes bien heurtés par la dureté, par la naïveté d'Othello, mais il ne nous vient généralement pas à l'idée de dire : « Tout le drame n'aurait jamais existé si Othello avait dit que tout ce que ferait Desdémone serait par lui tenu pour bon parce qu'il l'aimait ». Mais si cela avait été, Shakespeare n'aurait eu qu'à se taire. Le théâtre traitant de l'amour est de type comparable (dans l'appel qu'il fait à la curiosité du public, pour les faits anormaux quant à la raison) à ces faits divers qui plaisent d'autant plus qu'ils sont plus en dehors de la saine raison. Il y a là, comme l'avaient bien vu les Grecs, un phénomène de « catharsis » de « purge » : l'homme se débarasse de ses tendances stupides d'ordre instinctif antirationnel, en les reportant sur les personnages de la pièce.

Mais alors, pour Dieu ! que ces spectateurs, purgés par le spectacle auquel ils assistent, ne continuent pas à réaliser à la ville ce qu'ils ont vu sur la scène !

Et c'est le propre de l'amour conçu comme sentiment de dévouement d'être générateur d'équilibre et de tranquillité au lieu de devenir source de conflits. L'amour de « charité », qui vit de « charis », de « grâce », n'a que faire de la passion égoïste et accapareuse. Sans cesse il donne et trouve sa joie dans ce don. Qu'aurait-il à faire de possession exclusive ? Il ne possède pas, il est possédé.

Et cela n'exclut pas la sexualité, mais la met au rang de chose que l'on réalise pour faire plaisir à l'être aimé et non pour se faire du plaisir aux dépens de cet être aimé. Cela est certes aussi agréable à celui qui donne ce plaisir, mais cela n'est pas fait en vue de ce plaisir personnel. Si ce plaisir personnel est ressenti, tant mieux, mais on ne le prendra pas s'il n'est point d'abord ressenti par le partenaire.

Combien de jeunes gens gâchent leur vie pour n'avoir pas su séparer la notion d'amour de celle de sexualité ou pour avoir confondu avec elles celle d'admiration.

La faute en est aux familles qui, au lieu d'enseigner clairement à leurs enfants les caractères de ces divers modes de relations entre les humains et de les conseiller sagement, leur interdisent purement et simplement la sexualité, les conduisent à voir l'amour sous les dehors artificiels des romans romanesques ou croient les « armer pour la vie » en le leur montrant sous ses dehors populaciers ou bourgeois et non sous sa forme noble de dévouement à un être de qualité ou de mérite, et surtout qui les laissent se débrouiller tout seuls et sans aucun phare pour leur montrer la route dans le plus difficile voyage qu'ils aient à entreprendre.

Mais au fait, sont-elles vraiment coupables, ces familles, leur faut-il adresser reproche ?

La plupart du temps, elles ne savent rien de la psychologie humaine en général, ni de la psychologie de l'enfant et de l'adolescent. Elles ignorent tout des faits sexuels et, pour paradoxal que cela puisse paraître, je connais bien des gens qui par une stupide pudeur, ne se sont jamais occupés de consacrer quelques moments à l'examen détaillé des organes sexuels de leur compagnon ou de leur compagne. Ils s'en servent, si je puis parler aussi irrévérencieusement, mais n'en ont étudié rationnellement ni l'anatomie ni la physiologie. Quant à en analyser les divers modes de réaction, presque personne ne le fait. L'amour lui-même et l'admiration, on n'y songe à peu près pas. Dans les premiers temps d'une union, chacun des partenaires a des gestes de gentillesse pour l'autre, mais le dévouement qui se sacrifie pour la joie du partenaire et qui le fait avec joie et non avec le regret de se sacrifier, qui le fait spontanément et non par devoir, n'existe que très rarement. De même l'admiration qui transporte l'âme devant les qualités d'autrui, celle qui portait par exemple les soldats de Napoléon, elle n'existe presque jamais entre amants ou époux. C'est bien plus souvent un mépris mutuel à peine voilé né des déceptions sexuelles mutuelles.

Aussi faudra-t-il bien des dizaines de siècles pour que se réalise dans sa pleine valeur non seulement interhumaine, mais plus encore intersexuelle, la parole de Celui qui a dit : « Aimez-vous les uns les autres ».

Quelle joie, quel bonheur d'être nue sur les galets et d'offrir son corps aux caresses des vagues de la mer ! Mais aussi quelle revitalisation pour tout l'organisme qui bénéficie ainsi des éléments qui lui sont indispensables : eau, air, lumière.

Photo Russel Gay





Photo Bonderer (Zurich)

« Il faut vénérer la Nature et ne pas en rougir »
(Tertulien [160-240].)

Les doctrines et pratiques gymniques ont considérablement progressé. Il ne faudrait pas croire, cependant, parce que la demi-nudité est admise sur les plages que l'horreur de la nudité totale ne soit plus un sentiment répandu. Cette horreur a-t-elle une base scientifique, raisonnable ? Nullement. Proviend-elle d'une expérience ? Aucunement. L'expérience en France — datant de trente et un ans, démontre, prouve, au contraire que plus la nudité est totale, sans aucune dissimulation, moins elle est sexuellement attrayante. Le professeur de Pomiane écrit pertinemment dans son livre si humain : « Des Honnêtes voluptés de Bouche et d'Amour, p. 174 ». « Le déshabillé n'est pas la nudité. Le déshabillé éveille la curiosité, l'imagination, le désir. La nudité, au contraire, est l'exposition brutale de ce que la femme cache au cours de sa vie. Bien souvent, lorsqu'elle ne dissimule pas, elle déçoit ».

« Voilà pourquoi les manifestations de nudité sur les plages, sous les ciels les moins bleus, dans les campagnes, sous prétexte d'héliothérapie, provoquent rarement chez les hommes le désir ». Dans « La Revue des Deux Mondes », du 1^{er} juillet 1932, le R. P. Aupiais fait connaître son opinion sur la nudité des



Photo Bonderer

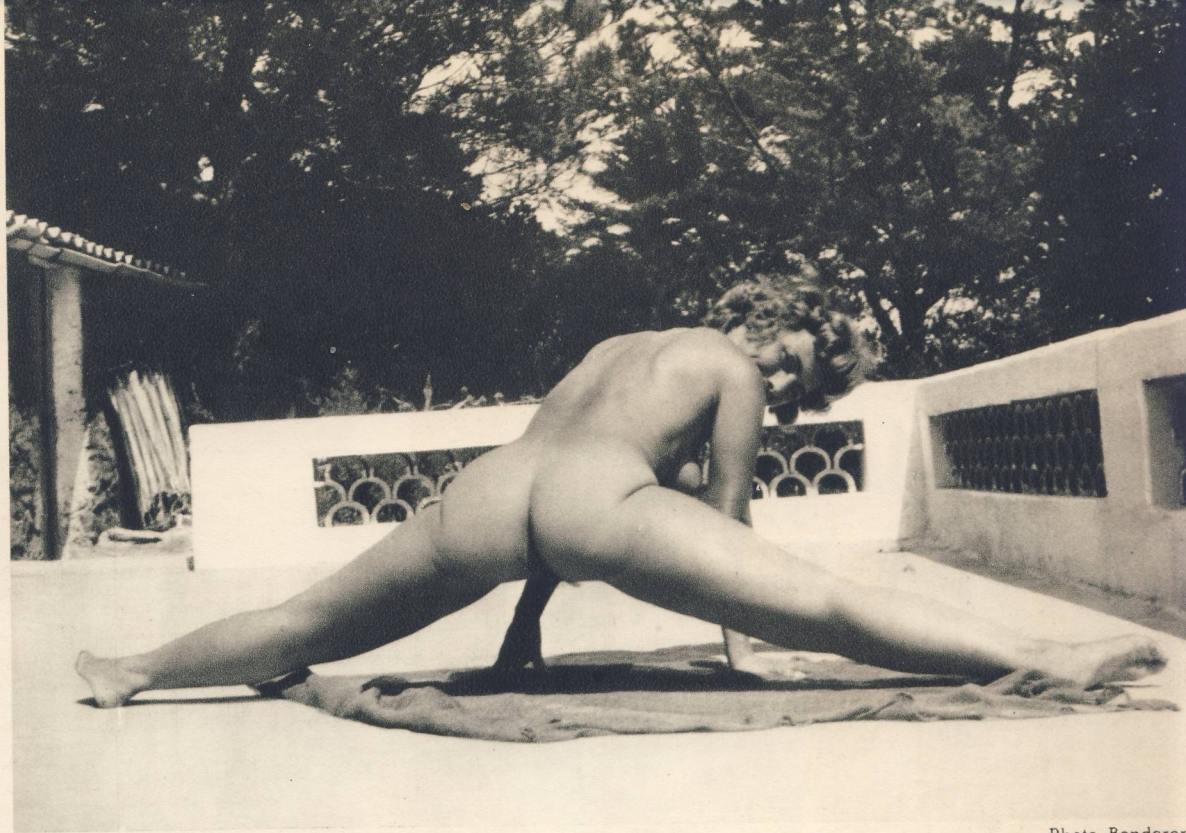


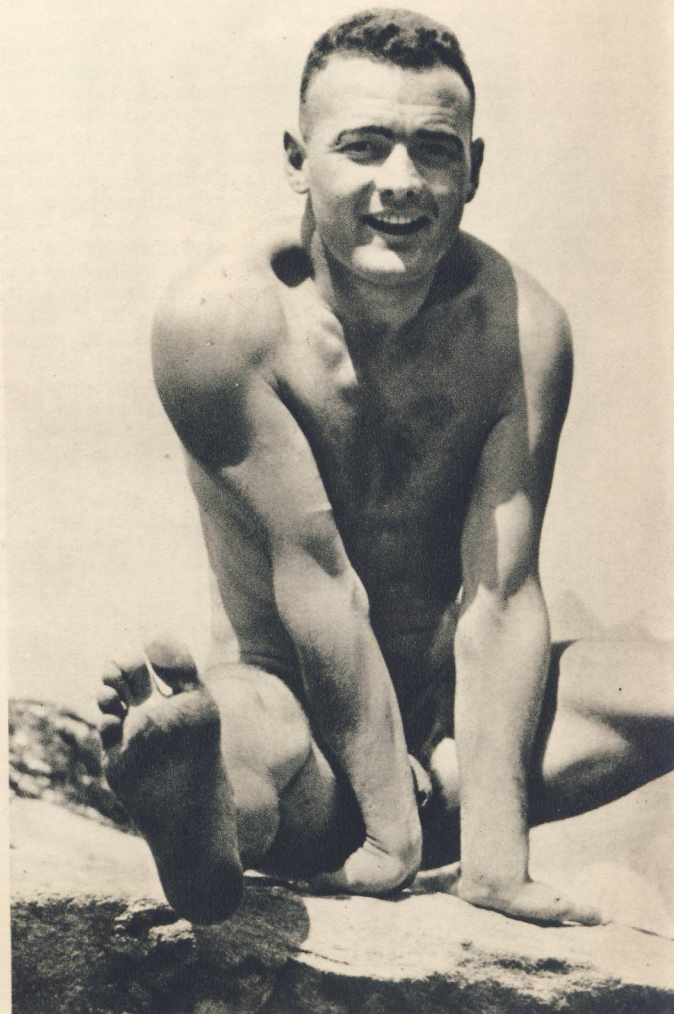
Photo Bondere

peuplades africaines : « Les penchants sexuels des noirs sont devenus un dogme littéraire, grâce à des voyageurs superficiels qui font croire à ces penchants. Mais le dévêtement habituel de ces populations est au contraire pour les missionnaires un signe notoire de moralité, de sorte que c'est pour nous un axiome, quand nous parlons des indigènes, que la pudeur est en raison inverse de l'habillement. ».

Quant au R. P. Tapie, qui évangélisait sur les bords de l'Amazone et de l'Aracuacaya, dans un de ses écrits, il déclare catégoriquement :

« Que les âmes pieuses se rassurent ! En vingt années d'apostolat, je n'ai jamais vu chez ces sauvages un geste ni un regard offensant la morale, qui est chez eux beaucoup plus en sûreté que dans les salons parisiens, où les gens sont habillés ! »

En vérité, pour qui prend la peine de réfléchir, l'horreur de la nudité, la décence et la pudeur ne sont que des sentiments suggestionnés, automatiques, d'origine bien lointaine puisqu'ils prennent leur source dans le péché originel et les théories philosophiques de la Chaldée. Ces sentiments sont devenus héréditaires et ça n'est point une tâche aisée et sans danger que de s'élever contre eux.



Photo

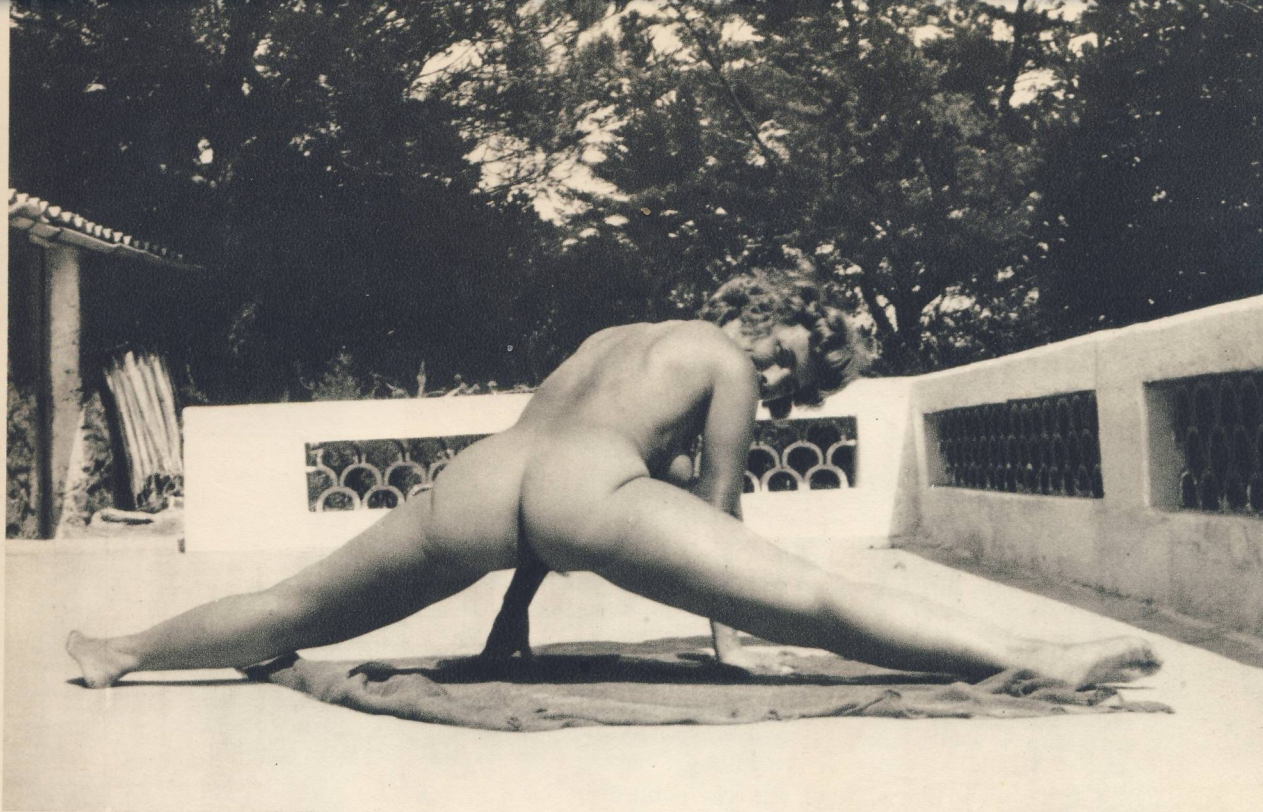


Photo Bonderer (Zurich)

peuplades africaines : « Les penchants sexuels des noirs sont devenus un dogme littéraire, grâce à des voyageurs superficiels qui font croire à ces penchants. Mais le dévêtement habituel de ces populations est au contraire pour les missionnaires un signe notoire de moralité, de sorte que c'est pour nous un axiome, quand nous parlons des indigènes, que la pudeur est en raison inverse de l'habillement. ».

Quant au R.P. Tapie, qui évangélisait sur les bords de l'Amazone et de l'Aracuacaya, dans un de ses écrits, il déclare catégoriquement :

« Que les âmes pieuses se rassurent ! En vingt années d'apostolat, je n'ai jamais vu chez ces sauvages un geste ni un regard offensant la morale, qui est chez eux beaucoup plus en sûreté que dans les salons parisiens, où les gens sont déshabillés ! »

En vérité, pour qui prend la peine de réfléchir, l'horreur de la nudité, la décence et la pudeur ne sont que des sentiments suggérés, automatiques, d'origine bien lointaine puisqu'ils prennent leur source dans le péché originel et les théories philosophiques de la Chaldée. Ces sentiments sont devenus hérétiques et ça n'est point une tâche aisée et sans danger que de s'élever contre eux.

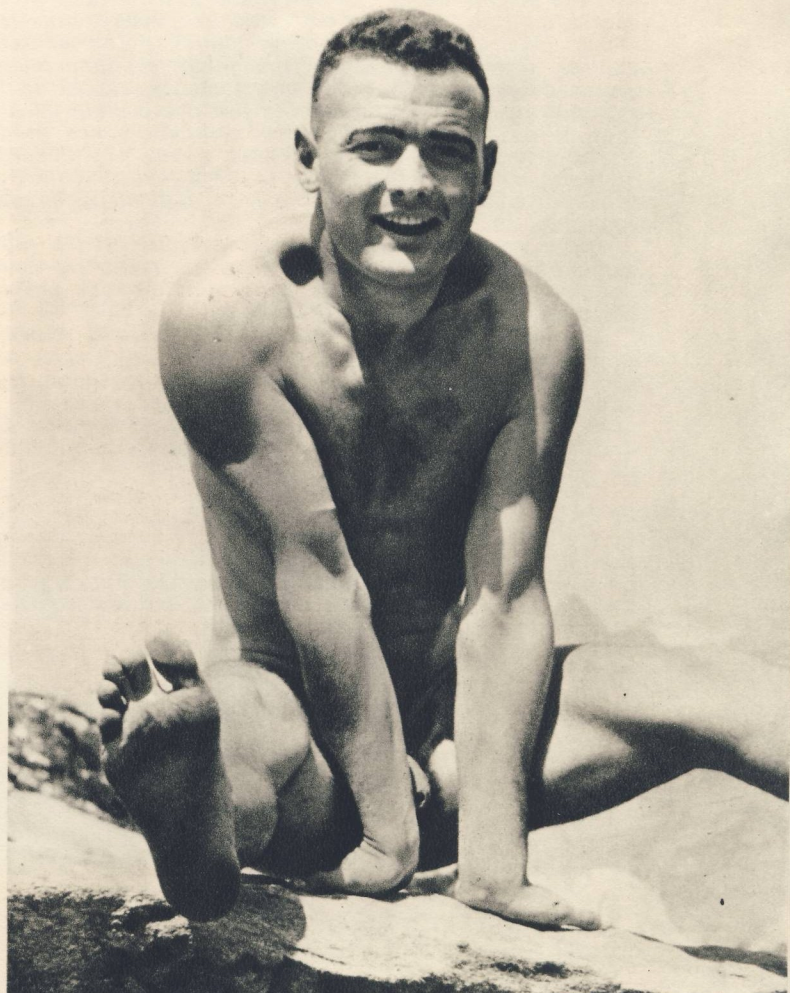


Photo « Vivre »

DIAGNOSTIC ACTUEL DU MAL DE LA JEUNESSE

par Ch.-Aug. BONTEMPS

IL n'est pas une réunion, pas une publication où il ne soit à tout propos question du désarroi de notre temps, de la dégradation de la morale individuelle et sociale, de la fin prochaine de notre civilisation, voire de la disparition de l'homme par désintégration nucléaire.

Sans cesse revient le thème d'une jeunesse désaxée, livrée à l'angoisse d'un avenir bouché et aspirant à elle ne sait quoi, mais y aspirant si violemment qu'elle est entraînée à commettre mille graves sottises dont la presse nous apporte les échos.

La philosophie existentielle de l'absurde doit à cet état d'esprit le moins valable de son succès transitoire. Elle doit à cette jeunesse tourmentée — qui ne sait guère plus que le nom du sérieux et froid Heidegger — la flambée sartrienne, trop chargée de mystification pour que l'on s'étonne qu'elle se soit achevée, aux caves de Saint-Germain-des-Prés, en caricature.

*

Le problème de la jeunesse n'est pas un faux problème, encore qu'il soit souvent mal posé. Il s'insère dans le problème plus général du devenir dont se tourmentent les adultes. C'est une position trop facile et dangereusement fautive de ne considérer les incartades, les excès de Saint-Germain-des-Prés que comme le fait d'une minorité de garçons et de filles plus ou moins dévoyés, moins étudiants, moins artistes que bohèmes, livrés à une vie d'expédients, dépravés par le contact d'une faune de trafiquants du sexe et de la drogue qu'on retrouve en tout lieu où sévit un snobisme.

On y rencontre, croyez-le, des garçons et des filles qui ne sont pas sans personnalité, à qui un avenir est pour certains promis, vers lequel ils s'engagent dès que passent les exaltations saugrenues de l'adolescence.

Sous d'autres aspects, qui étaient ceux des années 1900 en mal de révolutions, nous avons aussi connu cette bohème où furent réprochés les Lautréamont, les Rimbaud, les Verlaine, voire les Zo d'Axa et les Jehan Rictus; les Van Gogh avec eux, et les Gauguin, et les Cézanne, sans parler de tant d'autres sans passion qui, à leurs côtés, firent scandale tout en faisant carrière.

La génération qui les avait précédés, issue des brassages de la Révolution, des guerres napoléoniennes, des échecs de la monarchie restaurée et des troubles sociaux que symbolise la fermeture des Ateliers nationaux, la génération du Gilet Rouge a vécu et œuvré, de Chateaubriand, le précurseur, à Musset, « l'enfant du siècle », dans cette anticipation existentielle de dérégulation que fut le romantisme. L'angoisse enveloppe encore « Les Fleurs du Mal » où déjà se décèlent les accents de la révolte naturaliste.

**

Ce sont là des antécédents — pour ne pas remonter à François Villon — qui, dans une certaine mesure, situent la



Photo Carl Frank

« Elle s'avance vers moi en ondulant, telle une branche de palmier dans la brise. »
(Chant de la XVI^e dynastie de l'Égypte)

permanence des troubles de toutes les jeunesse. Gardons-nous, cependant, d'identifier des analogies. Notre époque pose une algèbre surchargée d'inconnues où sont un peu perdus des hommes que leur génie n'a point sortis de leur condition d'hommes.

Que les lois de l'univers soient intangibles ne signifie point que ce que nous en faisons ne puisse en aucun cas nous perdre. Nous en faisons des choses si étonnantes que notre jeunesse, bien que née en des cités laboratoires, a sujet de se demander où on la mène. Disons, si l'on me passe cette image très exacte à force d'être simple, qu'il pousse indifféremment dans un même champ de la luzerne ou du chiendent, du blé accompagné de plus ou moins d'ivraie et de coquelicots. C'est affaire de diligence et de capacité du cultivateur.

Nous devons convenir que le champ offert à notre jeunesse laisse apparaître de larges jachères et que nos cultivateurs, nos chefs de culture sont eux-mêmes assez désorientés, tout livrés aux accidents des empirismes. A bien

y regarder, les jachères sont moins des terres abandonnées que des réserves pour des utilisations inédites. Mais en attendant la réalisation, à une date et dans des conditions indéfinies, de ces promesses de récoltes, les jeunes dents mordent dans n'importe quoi et font quelque gâchis.

Au vrai, les jeunes générations sont-elles aussi impatientes qu'elle le paraissent? On a la satisfaction d'en pouvoir douter lorsqu'on a l'audience de garçons et de filles, formés dès l'enfance par le quotidien d'une vie familiale difficile, d'esprit ouvert à la leçon des faits et anxieux de dominer les rigueurs de la vie. Ce sont le plus souvent garçons et filles accrochés aux positions extrêmes : catholiques jocistes ou laïcs communistes, quelquefois anarchisants quand ils sont particulièrement éveillés. Employés, apprentis qui cherchent tenacement la qualification supérieure de leur métier et les plus larges ouvertures de l'esprit ; étudiants mal nourris et mal logés qui remontent à force le handicap de leur situation et cherchent, eux aussi, à discerner un but qui justifie tant d'efforts.

Beaucoup d'autres, que naguère on eût dits « bourgeois », ne sont pas indifférents à ces exemples. Ils « sentent », au moins autant qu'ils en raisonnent, que, devant eux, la « situation » qu'ils envisagent n'est pas tout, qu'elle peut même n'être plus rien demain, dans un monde sans assises où tout évolue avec une incroyable rapidité.

Dans cette conjoncture d'une ère tout à fait insolite, tout le mal de cette jeunesse tient dans l'absence d'une claire raison de vivre, d'une raison de vivre par-delà une profession qu'ils préparent et qu'ils savent incertaine, par-delà le quotidien du métier, quel qu'il soit, et dont on pressent qu'il sera moins un métier qu'une tâche réglée.

Après avoir conduit au mode aigu le conflit des générations, après avoir dénoncé la responsabilité des pères, ils commencent à comprendre que les pères, tout comme eux-mêmes, sont en proie au chaos d'une révolution planétaire et en sont, davantage, les vaincus sans espoir. Combien ne sont-ils pas qui se sont vus astreints à persévérer seuls dans leur effort parce que leur père (ouvrier, employé, ingénieur, démarcheur), atteint par la suppression de son emploi, ne pouvait, à cinquante ans, en trouver un autre?

Ils sont frappés par cette absurdité qu'un quinquagénaire en bonne forme soit réputé inapte au travail alors que la science se félicite de la prolongation de la longévité. Ils ne peuvent échapper à cette contradiction : piétiner au bas de l'échelle des emplois ou prier les adultes encore robustes de bien vouloir, contre une pension que les jeunes paieront, se laisser tomber du cocotier, ce qui est proprement réduire la production des biens à consommer. A la limite, on ne travaillerait au sommet de l'échelle que pour nourrir la masse des inactifs.

A présent ils s'en prennent, avec plus de raison mais sans beaucoup plus de chance, à la politique dont c'est la mission de mettre de l'ordre dans les choses et d'organiser la société. Le peut-elle lorsque rien n'a pris encore sa place dans les structures qui s'élaborent et dont on ne sait rien que de théorique quant à leurs implications sociales?

Il n'est pas impossible que l'ère ouverte des techniques soit l'ère des évolutions matérielles permanentes. La sagesse serait sans doute de concevoir un mode de vie qui s'y adap-

tât, qui n'eût pas sa seule fin dans l'inconstance de la matérialité.

Consciemment ou d'intuition, les plus instruits, les mieux informés de nos jeunes essaient d'échapper aux normes de vie qui leur furent enseignées, celles du siècle de la libre entreprise, du bien de famille, de l'initiative personnelle, de la réussite par le labeur persévérant et l'épargne rigoureuse; celles d'une ère virtuellement révolue mais qui subsiste en fait dans de larges couches de la société, dans de multiples secteurs de l'économie, alors qu'interfère le règne prochain de l'énergie atomique, de l'électronique et la menace d'une cybernétique asservissante.

Par l'expansion et la prolongation des études, la graduation et la nouvelle définition des diplômes, les écoliers de tout ordre se rendent compte que, demain, la situation d'un ingénieur sera ce qu'était hier celle d'un ouvrier qualifié. Ils constatent tout un bouleversement accompli dans les notions de hiérarchie sociale. Ils éprouvent que, sur la route par exemple, l'analphabète est au volant l'égal d'un créateur d'élite et que ce qui sera, espérons-le, le capital intelligence-capacité, n'a pas encore supplanté le capital astuce-spéculation.

Que de tout cela les jeunes se puissent mieux accommoder que leurs pères élevés d'autre façon, il n'y a pas à en douter. Le « climat » de demain est le climat de leur proche maturité. Cependant, ils ne savent, ils ne peuvent savoir ce qu'il sera, comment il sera. Ils s'inquiètent que les artisans en soient des adultes plus soucieux de défendre des positions acquises que d'œuvrer selon la ligne logique du devenir.

Leur appréhension est d'autant plus fondée que l'intervention de l'homme-dirigeant dans l'organisation d'une économie issue des créations de l'homme-inventant n'obéit qu'aux mobiles de l'intérêt immédiat. Elle demeure sous l'empire de concepts philosophiques et sociaux, de règles morales qui furent apprises à notre génération par des éducateurs formés eux-mêmes aux idées du siècle passé.

C'est là que se noue le drame : l'évolution des idées est en retard d'un siècle — et, à beaucoup d'égards, d'un millénaire — sur l'évolution des choses. Conscients de cette carence, les jeunes sentent qu'ils risquent de devenir les prisonniers-robots de l'inévitable cybernétique, d'une cybernétique qui peut, bien conçue, devenir une libération.

Je reviendrai au fond sur cette évolution nécessaire de la morale. Je terminerai, cette fois, par l'exemple qui dénonce le caractère aigu de ses carences, celui de cette jeunesse suédoise, bien nourrie, bien vêtue, matériellement satisfaite et qui, répandue par les rues de Stockholm, molesta les passants, se livra à des dévastations de magasins dans une explosion de révolte sans objet.

Elle semblait sans objet. Confusément, elle en avait un, et d'importance capitale : sortir du vide oppressant d'une vie de bétail lié à sa mangeoire, où rien n'est offert à ce qui définit l'homme vrai, l'essor de l'esprit, les jeux exaltants de la pensée sensible.

Au champ de la jeunesse, parmi les blés qui la nourrissent, dans la jachère promise à d'autres cultures, la rigueur de nos agronomes, trop étroitement réalistes, n'a pas laissé survivre assez de coquelicots.

Le repos sur le sable doux et chaud.

Photo Carl Frank



LA PHYSIOLOGIE DU GOUT⁽¹⁾

par BRILLAT-SAVARIN

MÉDITATION I

Nous pensons que nos lecteurs seront intéressés par cet extrait de la Physiologie du Goût de Brillat-Savarin, publié en 1862.

L'auteur est né à Belley, le 1^{er} avril 1755. Avant la révolution, il remplissait les fonctions de lieutenant civil au bailliage de Belley. Il fut député aux Etats-Généraux et plus tard à l'Assemblée Constituante, puis président au Tribunal civil de l'Ain.

Traduit comme coupable de fédéralisme devant le tribunal révolutionnaire, il parvint à se réfugier en Suisse pour se rendre peu de temps après aux Etats-Unis.

Brillat-Savarin a su enseigner à la fois l'hygiène et la gastronomie.

La Physiologie du Goût est un ouvrage précieux que tout le monde devrait avoir lu. C'est un classique.

Son histoire de la nutrition, dans laquelle il recommande la modération dans le plaisir, est remplie d'enseignements sains et d'une douce philosophie.

Ajoutons que son style tout de grâces à conquis à l'époque de sa publication tous ceux qui se laissaient charmer par la délicatesse de l'esprit.

N.D.L.R.

DES SENS.

Les sens sont les organes par lesquels l'homme se met en rapport avec les objets extérieurs.

NOMBRE DES SENS.

I. — On doit en compter au moins six :

La *vue*, qui embrasse l'espace et nous instruit, par le moyen de la lumière, de l'existence et des couleurs des corps qui nous environnent;

L'*ouïe*, qui reçoit, par l'intermédiaire de l'air, l'ébranlement causé par les corps bruyants ou sonores;

L'*odorat*, au moyen duquel nous flairons les odeurs des corps qui en sont doués;

Le *goût*, par lequel nous apprécions tout ce qui est rapide ou esculent;

Le *toucher*, dont l'objet est la consistance et la surface des corps;

Enfin le *génésique* ou *amour physique*, qui entraîne les sexes l'un vers l'autre, et dont le but est la reproduction de l'espèce.

Il est étonnant que, presque jusqu'à Buffon, un sens si important ait été méconnu, et soit resté confondu ou plutôt annexé au toucher.

Cependant la sensation dont il est le siège n'a rien de commun avec celle du tact; il réside dans un appareil aussi complet que la bouche ou les yeux; et ce qu'il y a

de singulier, c'est que chaque sexe ayant tout ce qu'il faut pour éprouver cette sensation, il est néanmoins nécessaire que les deux se réunissent pour atteindre au but que la nature s'est proposé. Et si le *goût*, qui a pour but la conservation de l'individu, est incontestablement un sens, à plus forte raison doit-on accorder ce titre aux organes destinés à la conservation de l'espèce.

Donnons donc au *génésique* la place *sensuelle* qu'on ne peut lui refuser, et reposons-nous sur nos neveux du soin de lui assigner son rang.

MISE EN ACTION DES SENS.

2. — S'il est permis de se porter, par l'imagination, jusqu'aux premiers moments de l'existence du genre humain, il est permis de croire que les premières sensations ont été purement directes, c'est-à-dire qu'on a vu sans précision, ou confusément, flairé sans choix, mangé sans savourer, et joui avec brutalité.

Mais toutes ces sensations ayant pour centre commun l'âme, attribut spécial de l'espèce humaine, et cause toujours active de perfectibilité, elles ils y ont été réfléchies, comparées, jugées; et bientôt tous les sens ont été amenés au secours les uns des autres, pour l'utilité et le bien-être du *moi sensitif*, ou, ce qui est la même chose, de l'*individu*.

Ainsi, le toucher a rectifié les erreurs de la vue; le son, au moyen de la parole articulée, est devenue l'interprète de tous les sentiments; le goût s'est aidé de la vue et de l'odorat; l'ouïe a comparé les sons, apprécié les distances; et le génésique a envahi les organes de tous les autres sens.

Le torrent de siècles, en roulant sur l'espèce humaine, a sans cesse amené de nouveaux perfectionnements, dont la cause, toujours active, quoique presque inaperçue, se trouve dans les réclamations de nos sens, qui, toujours et tour à tour, demandent à être agréablement occupés.

Ainsi, la vue a donné naissance à la peinture, à la sculpture et aux spectacles de toutes espèces;

Le son, à la mélodie, à l'harmonie, à la danse et à la musique, avec toutes ses branches et ses moyens d'exécution;

L'odorat, à la recherche, à la culture et à l'emploi des parfums;

Le goût, à la production, au choix et à la préparation de tout ce qui peut servir d'aliment;

Le toucher, à tous les arts, à toutes les adresses, à toutes les industries;

Le génésique, à tout ce qui peut préparer ou embellir la réunion des sexes, et, depuis François I^{er}, à l'amour romanesque, à la coquetterie et à la mode; à la coquetterie surtout, qui est née en France, qui n'a de nom qu'en français, et dont l'élite des nations vient chaque jour prendre des leçons dans la capitale de l'univers.

Cette proposition, toute étrange qu'elle paraisse, est cependant facile à prouver; car on ne pourrait s'exprimer avec clarté, dans aucune langue ancienne, sur ces trois grands mobiles de la société actuelle.

J'avais fait sur ce sujet un dialogue qui n'aurait pas été sans attrait; mais je l'ai supprimé, pour laisser à mes

(1) Charpentier, éditeur, 1862



Photo Roger Viollet

Peinture de Riesener

Les sens sont les organes par lesquels l'être humain se met en rapport avec les objets extérieurs.

lecteurs le plaisir de le faire chacun à sa manière : il y a de quoi déployer de l'esprit, et même de l'érudition, pendant toute une soirée.

Nous avons dit plus haut que le génésique avait envahi les organes de tous les autres sens; il n'a pas influé avec moins de puissance sur toutes les sciences; et en y regardant d'un peu plus près, on verra que tout ce qu'elles ont de plus délicat et de plus ingénieux est dû au désir, à l'espoir ou à la reconnaissance qui se rapportent à la réunion des sexes.

Telle est donc, en bonne réalité, la généalogie des sciences, même les plus abstraites, qu'elles ne sont que le résultat immédiat des efforts continus que nous avons faits pour gratifier nos sens.

PERFECTIONNEMENT DES SENS.

3. — Ces sens, nos favoris, sont cependant loin d'être parfaits, et je ne m'arrêterai pas à le prouver. J'observerai seulement que la vue, ce sens si éthéré, et le toucher, qui

est à l'autre bout de l'échelle, ont acquis avec le temps une puissance additionnelle très remarquable.

Par le moyen des *besicles*, l'œil échappe pour ainsi dire à l'affaiblissement sénile qui opprime la plupart des autres organes.

Le *télescope* a découvert des astres jusqu'alors inconnus et inaccessibles à tous nos moyens de mensuration; il s'est enfoncé à des distances telles que des corps lumineux et nécessairement immenses ne se présentent à nous que comme des taches nébuleuses et presque imperceptibles.

Le *microscope* nous a initiés dans la connaissance de la configuration intérieure des corps; il nous a montré une végétation et des plantes dont nous ne soupçonnions pas l'existence. Enfin, nous avons vu des animaux cent mille fois au-dessous du plus petit de ceux qu'on aperçoit à l'œil nu; ces animalcules se meuvent cependant, se nourrissent et se reproduisent: ce qui suppose des organes d'une ténuité à laquelle l'imagination ne peut pas atteindre.

D'un autre côté, la mécanique a multiplié les forces: l'homme a exécuté tout ce qu'il a pu concevoir, et a remué



Photo Giraudon

Leipzig - Faits et paroles mémorables de Valère Maxime (XV^e siècle)
 Une maison de bains où tous les sens devaient pouvoir se manifester !

des fardeaux que la nature avait créés inaccessibles à sa faiblesse.

A l'aide des armes et du levier, l'homme a subjugué toute la nature; il l'a soumise à ses plaisirs, à ses besoins, à ses caprices; il en a bouleversé la surface, et un faible bipède est devenu le roi de la création.

La vue et le toucher, ainsi agrandis dans leur puissance, pourraient appartenir à une espèce bien supérieure à l'homme; ou plutôt l'espèce humaine serait tout autre, si tous les sens avaient été ainsi améliorés.

Il faut remarquer cependant que, si le toucher a acquis un grand développement comme puissance musculaire, la civilisation n'a presque rien fait pour lui comme organe sensitif; mais il ne faut désespérer de rien, et se ressouvenir que l'espèce humaine est encore bien jeune, et que ce n'est qu'après une longue série de siècles que les sens peuvent agrandir leur domaine.

Par exemple, ce n'est que depuis environ quatre siècles qu'on a découvert l'harmonie, science toute céleste, et qui est au son ce que la peinture est aux couleurs¹.

Sans doute les anciens savaient chanter accompagnés d'instruments à l'unisson; mais là se bornaient leurs con-

¹ Nous savons qu'on a soutenu le contraire; mais ce système est sans appui.

Si les anciens avaient connu l'harmonie, leurs écrits auraient conservé quelques notions précises à cet égard, au lieu qu'on ne se prévaut que de quelques phrases obscures, qui se prêtent à toutes les inductions.

D'ailleurs, on ne peut suivre la naissance et les progrès de l'harmonie dans les monuments qui nous restent; c'est une obligation que nous avons aux Arabes, qui nous firent présent de l'orgue, qui, faisant entendre à la fois plusieurs sons continus, fit naître la première idée de l'harmonie.

naissances; il ne savaient ni décomposer les sons ni en apprécier les rapports.

Ce n'est que depuis le quinzième siècle qu'on a fixé la tonalisation, réglé la marche des accords, et qu'on s'en est aidé pour soutenir la voix et renforcer l'expression des sentiments.

Cette découverte, si tardive et cependant si naturelle, a doublé l'ouïe; elle y a montré deux facultés en quelque sorte indépendantes, dont l'une reçoit les sons et l'autre en apprécie la résonance.

Les docteurs allemands disent que ceux qui sont sensibles à l'harmonie ont un sens de plus que les autres.

Quant à ceux pour qui la musique n'est qu'un amas de sons confus, il est bon de remarquer que presque tous chantent faux; et il faut croire, ou que chez eux l'appareil auditif est fait de manière à ne recevoir que des vibrations courtes et sans modulations, ou plutôt que les deux oreilles n'étant pas au même diapason, la différence en longueur et en sensibilité de leurs parties constituantes fait qu'elles ne transmettent au cerveau qu'une sensation obscure et indéterminée, comme deux instruments qui ne joueraient ni dans le même ton ni dans la même mesure, et ne feraient entendre aucune mélodie suivie.

Les derniers siècles qui se sont écoulés ont aussi donné à la sphère du goût d'importantes extensions: la découverte du sucre et de ses diverses préparations, les liqueurs alcooliques, les glaces, la vanille, le thé, le café, nous ont transmis des saveurs d'une nature jusqu'alors inconnue.

Qui sait si le toucher n'aura pas son tour, et si quelque hasard heureux ne nous ouvrira pas, de ce côté-là, quelque source de jouissances nouvelles? ce qui est d'autant plus probable que la sensibilité tactile existe par tout le corps, et conséquemment peut partout être excitée.

PUISSANCE DU GOUT.

4. — On a vu que l'amour physique a envahi toutes les sciences : il agit en cela avec cette tyrannie qui le caractérise toujours.

Le goût, cette faculté plus prudente, plus mesurée, quoique non moins active, le goût, disons-nous, est parvenu au même but avec une lenteur qui assure la durée de ses succès.

Nous nous occuperons ailleurs à en considérer la marche; mais déjà nous pourrions remarquer que celui qui a assisté à un repas somptueux, dans une salle ornée de glaces, de peintures, de sculptures, de fleurs, embaumée de parfums, enrichie de jolies femmes, remplie des sons d'une douce harmonie, celui-là, disons-nous, n'aura pas besoin d'un grand effort d'esprit pour se convaincre que toutes les sciences ont été mises à contribution pour rehausser et encadrer convenablement les jouissances du goût.

BUT DE L'ACTION DES SENS.

5. — Jetons maintenant un coup d'œil général sur le système de nos sens pris dans leur ensemble, et nous verrons que l'auteur de la création a eu deux buts, dont l'un est la conséquence de l'autre, savoir : la conservation de l'individu et la durée de l'espèce.

Telle est la destinée de l'homme, considéré comme être sensitif : c'est à cette double fin que se rapportent toutes ses actions.

L'œil aperçoit les objets extérieurs, révèle les merveilles dont l'homme est environné, et lui apprend qu'il fait partie d'un grand tout.

L'ouïe perçoit les sons, non-seulement comme sensation

agréable, mais encore comme avertissement du mouvement des corps qui peuvent occasionner quelque danger.

La sensibilité veille pour donner, par le moyen de la douleur, avis de toute lésion immédiate.

La main, ce serviteur fidèle, a non-seulement préparé sa retraite, assuré ses pas, mais encore saisi, de préférence, les objets que l'instinct lui fait croire propres à réparer les pertes causées par l'entretien de la vie.

L'odorat les explore, car les substances délétères sont presque toujours de mauvaise odeur.

Alors le goût se décide, les dents sont mises en action, la langue s'unit au palais pour savourer, et bientôt l'estomac commencera l'assimilation.

Dans cet état, une langueur inconnue se fait sentir, les objets se décolorent, le corps plie, les yeux se ferment; tout disparaît, et les sens sont dans un repos absolu.

A son réveil, l'homme voit que rien n'a changé autour de lui; cependant un feu secret fermente dans son sein, un organe nouveau s'est développé; il sent qu'il a besoin de partager son existence.

Ce sentiment actif, inquiet, impérieux, est commun aux deux sexes; il les rapproche, les unit, et quand le germe d'une existence nouvelle est fécondé, les individus peuvent dormir en paix : ils viennent de remplir le plus saint de leurs devoirs en assurant la durée de l'espèce¹.

Tels sont les aperçus généraux et philosophiques que j'ai cru devoir offrir à mes lecteurs, pour les amener naturellement à l'examen plus spécial de l'organe du goût.

¹ M. de Buffon a peint, avec tous les charmes de la plus brillante éloquence, les premiers moments de l'existence d'Eve. Appelé à traiter un sujet presque semblable, nous n'avons prétendu donner qu'un dessin au simple trait; les lecteurs sauront bien y ajouter le coloris.

L'être humain est seulement en contact avec les éléments extérieurs quand il est nu.
La sensibilité de la peau est extrême et c'est une volupté réelle que de sentir
les caresses de la lumière et de l'air sur tout soi.

Photo Eva Grant



LES IMMÉMORIAUX

PAR

MAURICE CHAVARDES

FAUTE d'oser — ou de pouvoir — revenir aux sources, l'homme contemporain s'évade de temps en temps. La plus remarquable de ces évasions est un séjour à Tahiti. Pour moins de 300.000 francs, telle agence de tourisme propose deux mois de vacances dans le paradis polynésien. Il n'est pas sûr que beaucoup d'Européens tentent l'aventure; mais il demeure symbolique, assurément, que l'île de Cook et de Gauguin exerce sur nous autres civilisés un attrait tel qu'un club de voyages ait pu organiser valablement, d'un bout de l'année à l'autre, des séjours à Tahiti.

Tahiti — qui fait rêver le citadin cravaté et suant du mois de juin — n'est cependant aujourd'hui qu'une île dont la partie européenne (Papeete particulièrement) est aussi sophistiquée que Cannes ou que Capri. Il n'est pas jusqu'aux vahinés (si faciles, dit-on en bombant le torse) dont les colliers de fleurs n'aient pris peu à peu, depuis qu'il y a des Blancs et qui voyagent, la couleur fatiguée des billets de banque: ce qu'on offrait spontanément du temps de Bougainville, on le monnaie astucieusement aujourd'hui — et la petite tahitienne d'il y a vingt-cinq lustres, parée de fleurs naturelles et de désirs, est devenue semblable à la flirtatésienne du boulevard de Clichy.

Un roman d'une grande qualité et dont l'authenticité est indiscutable vient d'être réédité: LES IMMÉMORIAUX, de Victor Ségalen (1). L'auteur, aujourd'hui mort, fut un écrivain un peu précieux, un poète original dont les poèmes (*Stèles*, *Peintures*, et *Equipées*), découverts tardivement, connaissent aujourd'hui de nombreux admirateurs (2). Médecin de la marine à Brest, Ségalen fait en 1903 son premier voyage dans les îles polynésiennes: Tahiti, les Marquises, Hiva-Oa, où venait de mourir Gauguin — « une légende pour les indigènes, une injure à l'Eglise, une épine dans le pied de l'administration », comme l'écrit Charles Gorham dans une récente et émouvante vie romancée du grand peintre (3). Gauguin avait commis, en effet, le double crime de traiter les Maoris de pair à égal et de vivre nu, la plupart du temps, parmi des Tahitiens et des Tahitiennes nus...

Pour Ségalen se pose, tout de suite, le problème de la réaction des Polynésiens à l'égard de la civilisation européenne. Il étudie en ethnologue le passé des Maoris; il se plonge dans les relations de Bougainville, de Bovis, de Cook, d'Ellis, de Cuzent. La vérité qui se dégage de l'ensemble des récits est que les derniers païens des îles de la Polynésie, les Maoris au corps souple, au sexe agile, dont les jours s'écoulaient calmement entre les joies de la pêche et les plaisirs de l'amour, sont devenus, au sens littéral, des *immémoriaux*: ils ont oublié leur histoire, rejeté leur éthique naturelle et adopté ce qu'il y avait de pire dans la civilisation occidentale.

Alors Ségalen composa *Les Immémoriaux*, narrant l'histoire de Térîi, lévite du culte maori, initié à des cosmogonies qu'il emmêle, et exemple de la dernière déchéance d'un peuple jadis sain et fier. Lorsque, à son retour d'un périple

lointain, Térîi, nu et païen, débarque dans son île natale, il découvre un autre peuple, soumis à d'autres maîtres, affublé d'oripeaux déconcertants: les Anglais méthodistes, avec leurs bibles, l'alcool et le tréponème pâle, se sont installés à Tahiti et, sans résistance, les indigènes, oubliant les cérémonies des Arioi, se sont adonnés à l'étude des nouveautés du catéchisme protestant. Leur roi Pomaré n'est-il pas lui-même devenu le traducteur de la Bible — qu'il accommode à ses goûts, il est vrai.

Térîi ne songe plus qu'à rattraper son retard: il rêve d'une promotion éclatante parmi les adeptes de la religion méthodiste; il ira jusqu'à dénoncer ses compatriotes hérétiques qu'un tribunal du genre de l'Inquisition condamnera à de terribles châtements... Devenu enfin diacre, Térîi le plus veule (ou le plus astucieux?) des Immémoriaux, répudie son nom maori: il sera désormais Iakoba; il régnera sur un peuple attifé de vestons décousus et de peignoirs d'indienne, maître de la parole et des gestes inspirés. On songe au film de Chris Marker et d'Alain Resnais: *Les statues meurent aussi*. Mais, chez Ségalen, il n'y a pas de problème résolu, et à peine quelques questions implicites.

Roman, certes, *Les Immémoriaux* sont presque autant un long poème, majestueux, initiatique, direct à la fois et buriné avec patience: les scènes valent non seulement par leur véracité, mais par le vocabulaire prestigieux, les termes anciens ou les néologismes, comme *maléfices*, *irruer*, *veneficier*, *joie pérennelle*... Les Maoris de Ségalen (et de Gauguin, dont l'ouvrage reproduit quelques-unes des plus belles toiles: *Sur la plage*, ou *Te Faruru*, c'est-à-dire: « la maison du jour ») demandaient-ils autre chose que de « sentir leur corps agile, leurs désirs nombreux, prompts et sûrs, sans s'inquiéter du ciel qui tourne et des lunes qui périssent »?

Tahiti est aujourd'hui ce qu'elle est — et nul n'a le droit d'en être très fier. S'il existe encore (certains l'affirment) des endroits privilégiés où la nature a résisté à l'hypocrisie de nos éthiques de refoulement, ceux d'entre nous qui luttent pour une gymnosophie salubre et un nudisme sain ne peuvent que s'en réjouir. Un temps viendra peut-être où l'homme persécuté par les tabous d'une morale châtée découvrira qu'il a à vivre d'abord, à mourir ensuite — et à faire de la morale s'il s'ennuie entre temps...

Indigène de Bukavu, Congo belge

Photo Jite



(1) Editions Plon.

(2) Edités par le Club Français du Livre

(3) *Et l'or de leurs corps* chez Julliard



QUESTIONS D'UN NAIF

QUENS de droite, gens du centre et de gauche prétendent détenir les seules formules qui donneraient aux citoyens le maximum vital et le bonheur; elles organiseraient idéalement leur pays, feraient l'unification de l'Europe et même du monde. Hors de leurs propres méthodes, point de salut!

Je ne veux médire ni des uns ni des autres parce qu'ils me sont indifférents, parce que leur comportement me fait rire comme riait *Figaro*.

Les problèmes individuels, sociaux, nationaux et internationaux sont multiples et extrêmement difficiles à résoudre en eux-mêmes et du fait que la passion, qui concrétise les intérêts individuels, sociaux, nationaux et internationaux, les compliquent au point de les rendre insolubles.

Un homme, ou un Dieu, selon l'opinion de chacun, nous donne la solution de tous les problèmes qui nous tourmentent et font de notre existence une sorte d'enfer. Cet homme, ce Dieu s'appelle le Christ.

Les Evangiles sont remplis de simples et salutaires enseignements. Je ne me place point là pour faire cette constatation sur le plan de la foi, mais tout simplement sur celui de la sagesse la plus élémentaire.

Or donc, je me demande si nous ne devrions pas chercher pour nous gouverner des gens honnêtes épris de justice et doués de bon sens, c'est-à-dire intelligents et bons. Ces gens penseraient sûrement qu'une loi est bonne ou mauvaise qu'elle soit de droite, du centre ou de gauche.



JE me demande si la politesse — la civilité — n'a pas une valeur sociale d'une très grande portée. Elle démontre une discipline de soi-même, un contrôle de ses réflexes et un respect de ses semblables, incontestable. Cela est extrêmement important et très sérieux, facilitant très agréablement, les rapports entre les humains et même, entre les nations! Il y a des chefs de gouvernement de certains pays qui se comportent actuellement comme des voyous! La politesse, en maintenant, dans une certaine mesure, les passions, permet l'étude de problèmes avec calme et sérénité même entre gens divisés par leurs opinions.

Hélas! l'impolitesse et la mufferie règnent en maîtresses dans toutes les classes du genre humain, elles vont avec le «laisser-aller». C'est que chacun se croit égal ou supérieur à son voisin, ou que celui-ci ne peut lui être d'aucune utilité, ou encore qu'il est obligé de reconnaître sa supériorité. L'impolitesse sert à niveler. L'insolent se croit un être libre et supérieur.

Une revue où l'on reçoit chaque jour une centaine de lettres est un excellent centre d'étude des mœurs.

Une délicate femme de lettres au talent subtil et plein de psychologie, m'écrivait dernièrement: «Même les gens, comme... avec lequel je suis restée vingt ans à... (ici le nom d'un grand quotidien). Il n'a pas répondu à mon envoi. Mais le jour où j'aurai la force de lui écrire qu'il est un mufle, je trouverai les arguments qui lui rappelleront de quelle façon il m'exploitait quand je lui apportais de l'Académie française sa copie toute chaude!»

Je ne puis résister au désir de continuer cette lettre tant elle démontre bien, non seulement l'impolitesse, mais aussi la navrante mentalité qui règne de nos jours, même dans les milieux intellectuels.

«Je le disais encore à ma très chère et charmante amie (il s'agit de la femme d'un académicien): Je n'ai pas couché avec qui le désirait. Pas le plus mince pédéraste dans mes relations. Comment voulez-vous que *Le tout Paris* m'accorde quelque importance?»

★ Nous ne pouvons nous désintéresser des miraculeuses et extraordinaires inventions des savants de tous les pays du monde civilisé (?) qui défraient quotidiennement tant d'articles des grands journaux entretenant ainsi «la Grande Peur nucléaire».

Le maréchal Joukov, dans un moment de franchise, a déclaré: «Quand on a des armes, c'est pour s'en servir».

Les militaires sont toujours rendus responsables des atrocités des guerres. En réalité ils ne sont que les agents d'exécution des pouvoirs politiques desquels ils dépendent. Et que dire de ces savants qui apportent à ceux-ci les moyens de destruction les plus abominables? Sont-ils si innocents ou si inconscients?

Après la guerre de 1914-1918 on racontait l'histoire suivante: Un perroquet et un singe s'ennuyaient sur un paquebot. «Si l'on jouait à pigeon-vole» proposa le singe à son compagnon? Et nos deux compères commencèrent le jeu. «Tortue vole? Capitaine vole? Paquebot vole?». Quand le bateau heurta une mine et sauta. Des épaves flottent sur l'eau. Le perroquet est perché sur l'une d'elle; le singe s'agrippe à une autre. Le perroquet, que cette aventure a rendu totalement nudiste, dit au singe: «Pour un jeu d'idiot, on peut dire que c'est un jeu d'idiot!»

Je me demande si les futurs rescapés de la prochaine guerre ne feront pas la même remarque aux savants qui auront échappé aux effets de leurs propres inventions?



★ Oradour-sur-Glane! Atroce monstruosité!

Hiroshima! Des enfants, des femmes, des vieillards estropiés, martyrisés, tués dans des conditions infernales. L'imagination de Dante dépassée par les résultats de la réalité scientifique du XX^e siècle!

Oradour? Atrocités froidement décidées: inexcusables. Hiroshima? Atrocités aussi froidement décidées... excusables, paraît-il!

Je me demande comment qualifier les savants, les gouvernements, les militaires, en fait, l'humanité entière, qui ressentant la «grande peur nucléaire» continuent tout tranquillement de vivre en ne s'insurgeant que contre ce qui touche leurs intérêts immédiats et mesquins? Je ne trouve pas de qualificatif; mais je pense à cette remarque de Renan déclarant que seule la bêtise humaine lui donnait une notion de l'infini.



★ La somme de connaissances que possède l'humanité est considérable. Ce qui ne lui permet pas pour autant de résoudre les plus grands problèmes de la vie comme les plus simples. Elle semble être parvenue au stade polytechnique. Elle en a l'esprit et l'orgueil. Et les réalités lui échappent.

Je me demande si un brave paysan, doué d'un solide bon sens, ne trouverait pas plus facilement la solution de certains problèmes vitaux qui nous préoccupent à juste titre.

Des gens se mettent nus en commun. Des revues comme la nôtre publient des photographies enchanteresses de belles créatures telles que Dieu, ou la Nature, les a faites. Horreurs! Voilà qui est révoltant! Et l'on se révolte contre les abominables immoralistes qui osent prétendre que c'est un droit humain d'être soi-même, de se montrer tel que l'on est à ses semblables qui sont faits comme vous, qui n'ont donc rien à apprendre de votre anatomie et qui, si ce spectacle les horrifie, devrait se garder de contempler leur conjoint et eux-mêmes!

Je me demande si, depuis que le monde est monde, depuis l'Antiquité où les jeunes filles de Sparte s'exerçaient nues au milieu d'athlètes nus, depuis le baptême du Christ, sans

aucun voile dans le Jourdain, depuis les Turlupins et Jeanne d'Aubenton, depuis le bon roi Henri IV qui se baignait sans caleçon avec le dauphin, dans la Seine, au Pecq, devant les dames de la cour, depuis que le mouvement nudiste s'est développé dans le monde, on peut lui reprocher d'avoir fait dégénérer l'humanité, d'être cause d'atrocités, de crimes effroyables et d'immoralités inqualifiables, cortège habituel aux révolutions sociales, aux luttes religieuses et aux guerres ?

Je me demande même si cette nudité condamnée par certains, interdite par la loi, doit répondre d'autant de crimes que la continence et même que la moralité conventionnelle — variable selon les latitudes et le temps — qui interdit à l'homme d'être un homme; qui pervertit sa nature au point de lui ôter l'instinct de conservation, au point de lui inculquer le mépris de lui-même : de sa propre nature !

★ ★ ★

★ En 1789, nos ancêtres firent la révolution pour avoir le droit de vivre selon la future déclaration des droits de l'homme et du citoyen.

Qui, de nos jours respecte ces droits de l'homme et du citoyen ?

Je me demande quels droits nous avons encore ? Nous n'avons même pas celui d'être nous-mêmes. Notre travail, ce que nous possédons, notre existence même, appartiennent à ce monstre insatiable qu'est devenue la société.

Et riches et pauvres, quoi qu'ils en pensent les uns et les autres, malgré leur différence de vie, sont égaux devant les préoccupations qui les empêchent de vivre dans la quiétude et l'espérance et devant la grande peur nucléaire.

Ils sont égaux aussi dans l'apathie et la bêtise !

★ ★ ★

★ « Aujourd'hui, la conclusion du traité de l'Euratom, demain la création de l'agence atomique internationale vont faire entrer le monde dans la réalité de l'ère atomique. Réacteurs, centrales, navires et avions atomiques vont se multiplier. Et du même coup vont se multiplier les dangers qui menacent l'espèce humaine, en dehors de toute utilisation militaire de l'atome ». Relisez bien cette dernière phrase écrite dans *Le Figaro* du 17 avril par M. le Professeur M. Bacq, de l'Université de Liège dont la compétence internationale indiscutée lui a valu la présidence du Comité des radiations des Nations Unies.

Dans le même journal du 24 avril le Dr Schweitzer déclare : « La radioactivité met l'humanité en danger. Les effets se feront sentir chez nos descendants ».

Je me demande avec anxiété pourquoi les savants ne feraient pas œuvre humaine en se mettant d'accord pour orienter leurs recherches dans un domaine moins inquiétant pour leurs compatriotes. Pourquoi, par exemple, n'étudieraient-ils pas les grands problèmes sociaux qui dressent constamment les hommes les uns contre les autres, la répartition des richesses innombrables de par le monde, l'eugénisme, l'hygiène, la médecine préventive, les lois de la vie saine qui sont valables pour les êtres de toutes les races et les moyens d'empêcher la guerre autres que ceux qui consistent à la faire craindre par ses résultats catastrophiques par tous les belligérants; la peur n'ayant jamais été une bonne conseillère.

★ ★ ★

★ En Chine, aux Indes, où on fait des enfants sans même y être encouragé par des primes et des Caisses d'allocations familiales, la nature, qui aime l'équilibre, tend, à l'aide des famines et des épidémies à ramener la population à des proportions normales. En Occident grâce aux progrès de l'hygiène, de la médecine, de la chirurgie et de la chimie la mortalité est en régression et, grâce aux encouragements et aux aides cités plus haut, la natalité est en progression. Cependant les habitations manquent, les écoles sont trop petites et les asiles d'aliénés ne sont pas assez nombreux ainsi d'ailleurs que les hôpitaux !

Alors, je me demande si, en vérité, les nouveaux moyens de destruction ne sont pas destinés, comme les famines et les épidémies, comme la mortalité infantile, à rétablir un équilibre parmi la population du globe !

Les savants sont et resteront impuissants à changer les grandes lois immuables qui régissent l'univers auxquelles la sagesse nous commande d'obéir. Mais pour que la sagesse

ne soit pas une utopie, il faudrait que nous développions notre personnalité au point que nous puissions la dominer et la diriger.

★ ★ ★

★ Je ne me demande pas, je sais que l'individualité tant à disparaître; je sais que la véritable civilisation réside encore dans le bassin méditerranéen; je sais que la civilisation russe, que celle de l'Amérique du Nord sont opposées aux lois humaines et je prévois qu'un jour l'Asie déferlera sur l'Occident.

Lacordaire disait (je cite de mémoire) : « Quand les corps diminuent, les caractères tombent, le peuple perd sa force physique et morale : il vieillit. Et l'on entend le pas du barbare qui s'approche et qui regarde si le moment est venu d'ôter du monde ce vieillard de peuple ».



— Lingerie fines, soutiens-gorge, gaines, petites culottes, dessous féminins, personnes?... (Pourquoi Pas ? Bruxelles)

TROIS PIONNIERS, TROIS CRÉATEURS

(Suite)

par des moyens différents — poursuivi des buts identiques : c'est-à-dire affranchir l'homme (victime et esclave de la vie civilisée) en le soumettant à l'exercice corporel, et, avec des nuances, à la triple caresse de l'eau, de l'air et du soleil. Le tout l'améliorant à la fois physiquement et moralement, l'amenant le plus près possible de cet état de perfection, d'euphorie que réclamait le poète latin JUVENAL : le « mens sana in corpore sano ».

**

Revenons à K. de MONGEOT.

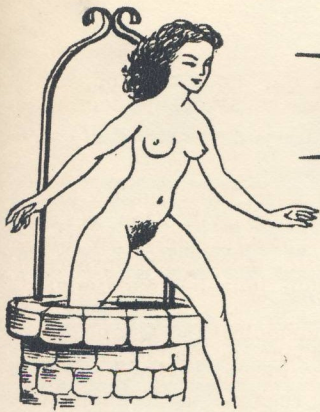
Plus tard, l'historien voulant traiter des différents mouvements ayant tenté la libération du corps humain — ligoté dans le carcan du vêtement et des habitudes — du corps trop longtemps considéré comme une simple guenille devra faire une place à part à K. de Mongeot.

Car ce dernier — lui aussi — nous a redonné le sens de la beauté, de la noblesse de ce corps, purifié à la fois par l'entraînement, par l'aération, la balnéation et l'héliothérapie; du corps s'épanouissant à l'abri de l'arbre ami, de la verdure fraternelle, dans un décor naturel puisqu'il est la Nature elle-même.

Et pour trouver un parallèle à l'œuvre de K. de Mongeot, il faut se reporter à 2.500 ans en arrière, lorsque dans les stades de l'Hellade, les jeunes gens s'entraînaient, brunis et musclés et qu'entre les efforts physiques, les philosophes péripatéticiens enseignaient leurs doctrines dont d'admirables leçons sont venues jusqu'à nous.

Qu'on ne s'y trompe pas. Le nudisme a une âme, un idéal. Privé de l'un et de l'autre il ne tarderait pas à dégénérer. C'est ce qui est arrivé au sport — pour des raisons mercantiles — c'est ce qui menace certaines civilisations trop matérialistes ou le confort excessif, la nourriture trop copieuse pèsent sur la pensée et l'oblitérent.

Ces conceptions salutaires, notre ami a su les retrouver, leur redonner la vie, les mettre à notre portée. Et le monument qu'il a édifié avec tant de persévérance a reçu l'assentiment de nombre de savants et d'intellectuels, car son œuvre s'affirme valable pour le monde moderne.



DE CI,



par JAN LE CŒUR

L'assassin est à notre table.

LE spirituel **Saint-Granier** dans ses **Le billet doux** publiés régulièrement dans **La presse** signale aux innombrables lecteurs de cet hebdomadaire un livre intitulé : **L'Assassin est à notre table.**

« Le livre de M. Robert L. Courtine étale, à son tour, avec tant d'assurance le côté criminel (c'est lui qui le dit) de certaines interventions dangereuses qu'il me paraît nécessaire que la question soit placée au grand jour. »

« Dans l'état actuel de la science, a déclaré le professeur Reding, de Bruxelles, nous ne pouvons pas affirmer que les produits chimiques de synthèse que renferment la plupart des aliments ne puissent nous valoir — du moins quelques-uns d'entre eux — de mourir du cancer. »

Saint-Granier ajoute courageusement : « Alors qu'on nous dise la vérité, que le Parlement agisse. »

« Il est vrai qu'il y a tellement d'intérêts en jeu ! »

« Le veau d'or est toujours debout ! Il ne risque pas d'être empoisonné de sitôt ! »

Si l'alcoolisme règne en France, s'il est indétronable, c'est qu'il est une source d'enrichissement pour certains. De plus, comme le tabagisme, il alimente les caisses de l'Etat. Ce faisant l'Etat, en ça comme en beaucoup de choses commet une grave erreur car ce qu'il reçoit d'une part, il le dépense au centuple à l'entretien des asiles d'aliénés.



Suisse.

NOS lecteurs seront sans doute heureux d'apprendre qu'un nouveau centre gymnique vient d'être fondé en Suisse. Il s'agit de THE INTERNATIONAL OUTDOOR CLUB qui n'accepte que des adeptes cultivés de tous les pays et de toutes les races.

Lors de l'Assemblée constitutive M. Frank R. ZWAHLEN en a été élu le président. Ce nouveau club s'inscrit à la FEDERATION SUISSE DE NATURISME. Son adresse est : I.A.D. Club : 10, Chemin des Matines, Lausanne.



Elles sont nues sans fausse honte.

IL s'agit des Japonaises. C'est notre confrère Roland FOUGERES qui nous l'apprend dans un intéressant article intitulé : « Les femmes possèdent un charme mystérieux ». (Ciné-Revue 8-3-57). Lisons-le : « Un fait qui semble paradoxal suffit d'ailleurs à définir ce Japon qui nous fascine par sa qualité de vivre après avoir assimilé et digéré nos inventions mécaniques : les femmes japonaises ignorent ce qu'est le baiser, mais elles prennent, nues, sans fausse honte, des bains en compagnie d'hommes étrangers ; et, là-bas, le naturel est tel que pareille promiscuité ne prend jamais un tour grivois, comme ce serait imman-

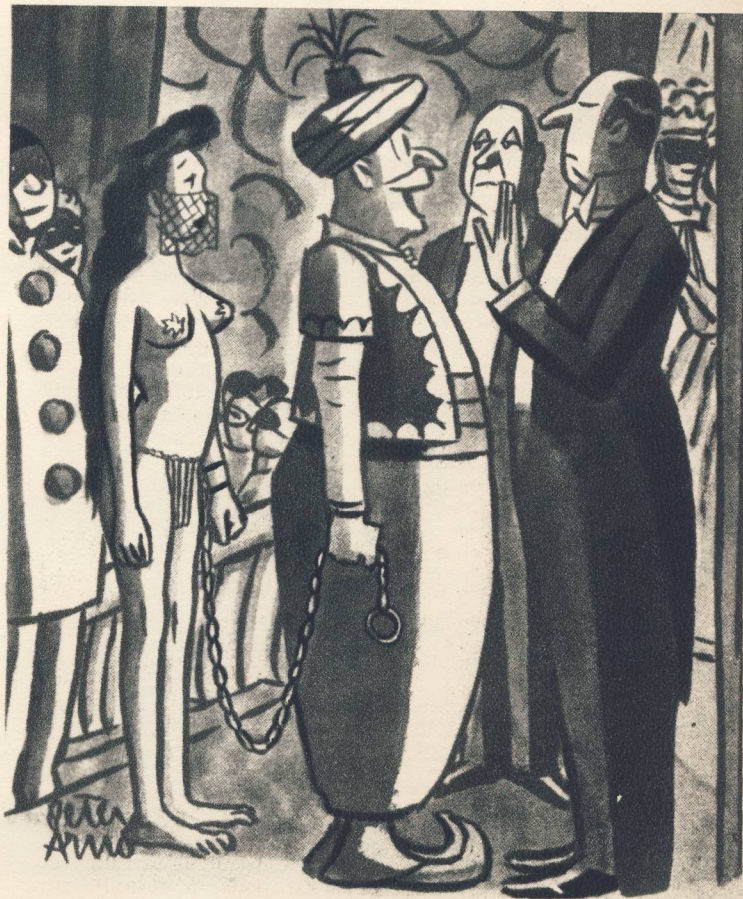
quablement le cas en Occident (la Suède mise à part). C'est ce naturel de paradis terrestre, que nous avons perdu, qui nous fascine !

« La Suède mise à part », ainsi, doit-on ajouter, que les centres gymniques des pays occidentaux.

Mais la Japonaise a une qualité que ses sœurs occidentales — nudistes comprises — sont en train de perdre : **la gracieuse féminité.**

« Il serait impensable », malgré ses mœurs nudistes, qu'un homme pût la considérer comme un **copain** : elle reste toujours une femme réservée, douce ; elle chante, elle danse, elle apprend de la vie tout ce qui sert à la parer et à la faire plus agréable ; comme dans la Grèce antique, l'amour constitue un art pour elle, avec ses traditions, ses règles, ses rites, sa poésie qui n'est pas à base de passion, mais de « savoir-vivre » dans le sens vrai de ce terme qui est de savoir prendre la vie pour l'apprécier. »

Comme nous voilà loin de l'hypocrite pudibonderie, de l'orgueilleuse prétention matérialiste de l'Occident qui ne sait plus vivre et qui ignore le « savoir-vivre ! ».



— Il va bien falloir que vous la laissiez entrer ; elle fait partie de mon costume. (Peter Arno, New Yorker.)

De la chasteté.

« LES Annales sacrées et les livres des Pères sont remplis de ces tristes exemples... On n'a jamais pu lire sans éprouver dans tout son être un tremblement d'effroi la chute lamentable de ce saint solitaire (que Henri Roger nomme Henri Guérin) dont Lipomann nous a conservé l'histoire. Agé de 60 ans, il en avait quarante passés dans la pratique des plus grandes austérités... Un jour (d'après Henri Roger : le comte de Barcelone) lui fit présenter une jeune fille (fille du comte) possédée par l'esprit impur... Ceux qui la lui avaient amenée, témoignant la crainte qu'aussitôt qu'elle se serait éloignée de son libérateur elle ne retombât au pouvoir de l'esprit infernal, il consent à la garder quelque temps avec lui. Hélas ! il avait trop présumé de ses forces. Dieu permit qu'il fit l'épreuve de sa faiblesse (ce que Henri Roger dit plus crûment : il la viola). Le péché appelle le péché. Il voit son crime ; au lieu de songer à l'expiation, il ne pense qu'à le couvrir ; pour en faire disparaître les traces il tue et jette à la rivière son infortunée complice ».

Plus tard, étant revenu à de meilleurs sentiments « le vieux prévaricateur rentra en lui-même et il lui fut donné par une rigoureuse pénitence de dix ans d'être rétabli dans la perfection dont il était déchu et qui lui valut après sa mort d'être inscrit sur le catalogue des saints ». Pratique de la Perfection Chrétienne. (Traduction de J. P. Crouzet, 1927/28, tome IV, page 218. De la Chasteté).

Depuis, il y a eu l'effroyable crime d'Uruffe ! Dans son « Abbé chez les fous » M. K. de Mongeot consacre tout un chapitre à la difficulté d'être continent et aux dangers qui peuvent en résulter.



La peur de la beauté.

C'EST avec joie, et une vive satisfaction, que nous lisons dans **Témoignage Chrétien**, du 3 mai, un article portant le titre de cet écho. L'auteur, Jean Guichard-Meili, en termes excellents, écrit : « En dehors de toute préoccupation d'art religieux, je dis que la honte du corps est telle chez un grand nombre de catholiques, qu'ils ne font aucune différence entre un glorieux nu de Renoir (pourtant si chaste !) et une photographie de **Froufrou**. En dehors de toute représentation de la beauté féminine, je dis que c'est l'idée de beauté elle-même qui est a priori devenue suspecte. Derrière la beauté, au lieu du sourire divin, c'est la grimace du démon que tout de suite on croit voir transparaître ».

« La beauté offre l'une des voies les plus exaltantes pour louer l'œuvre de Dieu. Selon Platon, saint Augustin et saint Thomas elle est vérité, joie, resplendissement, et c'est pourquoi les basiliques anciennes n'ont jamais assez d'ors, de joyaux et de marbre pour clamer la grandeur céleste. La beauté est le lieu d'une immense convergence de trésors parmi lesquels le corps humain créé par Dieu à sa place insigne. »

Si nous devons admirer la beauté d'une œuvre d'art reproduisant le corps humain, ne devons-nous pas admirer cette beauté vivante qui est l'œuvre de Dieu ?



Alimentation et cancer.

SE nourrir pour vivre est chose malaisée à notre époque. D'abord il faut choisir entre les multiples régimes que vous proposent les spécialistes qui ne sont pas d'accord, puis entre ce que vous propose la publicité appuyée par des personnalités compétentes — au moins en matière de spéculation — enfin il y a ces pluies nucléaires qui rendent la consommation des légumes dangereuse. Ça n'est pas tout ! Il paraît que pour les gens ayant un organisme prédisposé au cancer, les aliments à prédominance alcaline, tels que : lait, pommes de terre, haricots verts, épinards, carottes, tomates, prunes, citrons, etc., seraient à éviter ! Consolation ! Dans une alimentation bien conçue, on peut utiliser quelques aliments à prédominance alcaline, en les compensant par des aliments à prédominance acide, par exemple : riz, lentilles, œufs, etc.

Voilà !

Quand vous roulez en voiture, vous risquez un accident et lorsque vous vous installez à la table du restaurant renommé, situé au bord de la route, vous risquez le cancer !

Souvenir du Paradis.

EN 1909, la plage d'Odessà s'appelait Langeron du nom d'un émigré français qui en fut le gouverneur.

Comme le Consul de France, arborant un superbe costume de bain aux rayures jaunes et noires, se dirigeait vers la mer, un gardavoi (gendarme russe) lui mit la main à l'épaule et lui dit : « Monsieur, lorsqu'on a une maladie honteuse on ne se baigne pas avec les honnêtes gens ». Et le Consul de constater que tous les baigneurs hommes et femmes, étaient en tenue édenique.

Il faut croire que des esprits s'en choquèrent car bientôt le gouverneur édicta que les dames, au moins pour entrer dans l'eau, devaient porter une chemise. Dociles, ces dames se conformèrent à ces prescriptions, mais une fois entrées dans l'eau et gênées par ce vêtement mouillé, elles couraient le déposer sur le sable.

Depuis cette époque bien des choses ont changé, le nom de Langeron peut-être, mais sûrement la tenue de bain russe qui se compose aujourd'hui d'un short des plus disgracieux faisant regretter la simplicité des temps anciens.



Santé publique.

PARALLELEMENT au Mouvement gymnosophe que l'on veut lancer, œuvre révolutionnaire s'élevant contre la folie **scientiste** et matérialiste de notre époque, notre directeur voudrait faire revivre le **PARTI DE LA SANTE PUBLIQUE**, désireux d'accéder au désir que lui en exprime son président-fondateur, M. Justin Godart, ancien ministre de la Santé Publique, quelques jours avant sa mort.

Ce parti, plus encore qu'avant la guerre, serait nécessaire pour ne pas dire indispensable. Son comité était ainsi composé : **Président** : M. Justin Godart ; **Vice-Présidents** : MM. Paul Jourdain et Jouhaux ; Pr Pierre Teissier ; Pr Marchoux, Pr Sieur ; Dr Brouardel ; Dr Devraigne ; M. André Michelin ; Mme le Dr Thuillet-Landry. **Secrétaire-général** : M. le Dr Georges Schreiber ; **Secrétaires-généraux adjoints** : Dr Georges Richard ; Mme le Dr Hartmann-Coche. **Trésorier** : M. Georges Masson, éditeur.

Puisse notre directeur faire revivre ce parti d'utilité publique.



Le Fédéralisme n'est pas la sécession.

NOUS venons de recevoir une brochure portant ce titre. L'auteur, M. Hubert Lehideux, vice-président de la Commission d'Outre-Mer, de « La Fédération », secrétaire-général des « Semaines de l'Union française » y expose excellemment le Fédéralisme, capable d'organiser et de sauver l'Union française.

Personne ne peut rester indifférent aux graves problèmes d'outre-mer qui risquent, s'ils restent sans solutions saines et équitables, de porter atteinte à l'économie de notre pays et à sa puissance. Cette plaquette sera donc lue avec un vif intérêt et avec profit par tous ceux que préoccupe la situation de l'Union française (Le Fédéralisme n'est pas la sécession. Prix 75 fr. Les Semaines de l'Union française, 9, rue Auber, Paris).



Un exemple pour l'Europe.

SOUS ce titre G. L. GINES, dans « Soir-Magazine » décrit admirablement la vie en Scandinavie.

Un passage a retenu tout particulièrement notre attention du fait qu'il a un rapport avec nos efforts en faveur de la réhabilitation du corps humain. Le voici :

« De ces îles, on se baigne, généralement nu, comme d'ailleurs on le fait aux grands établissements balnéaires de Stockholm, à Saltbaden : ces Nordiques n'ont pas la peur malade du corps qui caractérise d'autres civilisations et, dans les villes, leurs statues sont d'une franchise et d'une précision que l'on admettrait difficilement en France et certainement pas en Angleterre. »

Parmi Les Livres ET LES ARTS

LES PHILOSOPHES DE L'INDE

par Félicien Challaye
(Presses Universitaires de France)

1 volume de 330 pages

Certes depuis Marco Polo, quantité de voyageurs nous ont parlé de l'Inde. Mais il nous rapportaient surtout le visage physique et les mœurs de cet immense pays, qui dans tant de domaines semble vivre sous le signe de la démesure.

Et si nous connaissions les rivières sacrées, les temples, la misère des peuples, les villes et les paysages où se situent les uns, où évoluent les habitants, la pensée hindoue ne nous était guère connue que par des manifestations extérieures.

Pourtant nous nous trouvons là devant une des plus belles philosophies et qui se perpétue depuis plusieurs milliers d'années. Etroitement mêlée à la religion, cette philosophie, imprégnée peu ou prou de la domination musulmane, de l'apport des voyageurs et missionnaires chrétiens, renferme des thèmes admirables.

Il n'est d'ailleurs que de se rappeler les grands noms de Tagore, de Gandhi, de Aurobindo, pour s'en tenir aux représentants modernes de la pensée hindoue, afin de s'en persuader.

Bourré de citations, de notes, d'une table de références, l'œuvre de F. Challaye, — seul qualifié, présentement, pour mener à bien un travail de cette ampleur, — rendra quantité de services à tous ceux qu'intéresse la pensée de cette partie de l'Asie. Et aussi à ceux qui, ne désespérant pas de la fraternité humaine, trouveront un réconfort à la lecture des textes cités par l'auteur.

des pêcheurs pour se laisser mutuellement en paix.

La suite du récit montre que pour le touriste yankee, la venue en Europe et surtout en France représente la réalisation d'un rêve longtemps caressé. Et aussi que la plupart ne viennent pas pour la place Pigalle, mais pour le Louvre, Versailles et tout le passé prestigieux se levant sous les pas des visiteurs.

Et à la fin de ce livre J. Steinbeck note : « Je soupçonne fortement que la ficelle élastique de Paris est maintenant attachée à mes basques et que plus jamais je ne serai à Paris en visiteur. Maintenant, je m'y sentirai toujours chez moi ».

Quel plus bel hommage pourrait-on rendre à notre capitale ?

L'U.R.S.S. LES YEUX OUVERTS

par Jules Moch (Ed. R. Laffont)

(1 vol. de 313 pages. — Prix : 750 francs)

L'auteur qui connaissait déjà l'U.R.S.S. vient d'y faire un nouveau séjour. Il nous en rapporte le volume au titre ci-dessus où il raconte ce qu'il a vu, et les progrès qu'il a constatés dans maints domaines.

Mais il remarque que ces derniers ont été payés d'un prix que l'on peut qualifier de sur-humain. Je pense, qu'il aurait été bon qu'en regard, l'auteur montre les améliorations de tout ordre, enregistrées dans le reste du monde, depuis quarante ans.

M. Moch pense qu'en U.R.S.S. le niveau de vie du travailleur reste inférieur à celui de son homologue français.

Les produits alimentaires, l'habillement sont plus chers là-bas qu'ici. Parfois certains restent rares et manquent même, durant un certain temps.

La crise du logement y sévit plus durement encore qu'en France.

« L'éventail » des salaires est plus ouvert là-bas que dans notre pays, ce qui apparaît quelque peu paradoxal en régime communiste.

La propagande ne perd jamais ses droits. Elle est partout : portraits, slogans, haut-parleurs, cela devient une obsession, écrit l'auteur.

Le Soviétique ignore à peu près tout de ce qui se passe à l'Occident, de ce qui se pense et se fait dans le reste du monde. Il y a en U.R.S.S. une véritable standardisation des esprits.

« De grands progrès restent à accomplir » note l'auteur. Et continue-t-il : « On a le cœur serré en voyant des femmes de tous âges se livrant aux besognes les plus rudes ».

En dépit de très réels progrès la production agricole est encore insuffisante.

Côté industrie, le livre souligne « son expansion rapide, la croissance individuelle des usines et l'insuffisance de leur production ».

L'U.R.S.S. manque de capitaux pour mener à bien ses plans quinquennaux. Car le capital est indispensable. Et M. Moch — qui est socialiste — peut conclure : « le capitalisme actuel ne m'apparaît pas comme une fin en soi, si je souhaite aller au-delà c'est en tenant compte de ce que le capitalisme nous a apporté, et qu'il ne faut ni désorganiser, ni détruire ».

UN AMERICAIN A NEW-YORK ET A PARIS

par John Steinbeck (Julliard, édit.)

(1 vol. de 154 pages. — Prix : 390 francs)

Steinbeck est à présent un écrivain connaissant la notoriété. Mais ses débuts ont été fort difficiles et à son arrivée à New-York il connut la misère, et tant de métiers qui n'en sont pas, et les portions de « vache enragée », si l'on peut s'exprimer ainsi.

Ayant enfin fait son trou, il vient passer un été à Paris. Cette ville exerce sur lui une emprise certaine, surtout par Notre-Dame et l'île de la Cité : « Comme je me sens attiré par cette île, par ce vaisseau magique, quand j'en suis éloigné ».

Il s'intéresse aux pêcheurs à la ligne. Cela le mène des rives de la Seine aux bords de l'Oise sans voir un poisson au bout d'une ligne. Ce qui lui fait penser qu'un « statu quo » règne entre la gent poisson et la corporation



Dans l'ensemble, votre roman n'est pas mal, mais tout le monde trouve que les scènes dans les bouges de la Nouvelle Orléans manquent d'authenticité (R. Taylor, New Yorker).

LE PROCES DES VACCINATIONS OBLIGATOIRES

(Aspects médical, juridique et moral)

par le Docteur Jacques-M. Kalmar
et M^e Jean Eynard, avocat à la Cour de Grenoble

Un volume de 150 pages, 13,5x21

La multiplicité des vaccinations, leur caractère obligatoire, les accidents qu'elles provoquent, les heurts d'opinion qu'elles suscitent sont autant de sujets d'inquiétude et de perplexité pour bien des familles. Ces faits ont incité les auteurs à réunir, dans une même étude, tous les aspects du problème des vaccinations.

Du point de vue **MEDICAL**, le premier chapitre présente les complications immédiates dues aux vaccinations. Le second étudie les causes de la **nocivité** des vaccinations antidiphthérique, antivaricelleuse, de la cuti-réaction et du B.C.G. Le troisième chapitre traite des perturbations profondes causées à l'organisme par les trop nombreuses vaccinations. Enfin, le dernier chapitre pose les conditions de développement de l'immunité naturelle et définit les principes qui conditionnent la résistance générale aux maladies.

Ce livre, par sa tenue, par sa documentation importante, par l'autorité des références scientifiques qu'il renferme, sera également le bienvenu auprès des médecins.

Mais les vaccinations sont obligatoires en France, aussi des problèmes d'ordre **JURIDIQUE** se posent-ils, auxquels est consacrée la deuxième partie de l'ouvrage. L'**étendue** et les **limites** de l'obligation vaccinale y sont précisées, ainsi que sa **sanction**, en même temps qu'y sont exposés les moyens légaux de s'y soustraire; certaines prétendues obligations, parfaitement illégales, y sont dénoncées; le problème de l'admission à l'école y est résolu; celui des cuti-réactions scolaires y est étudié.

Enfin, les auteurs s'élèvent au-dessus des faits pour présenter la position adoptée par les plus hautes **autorités morales**.

En souscription au prix de 400 francs, franco, chez M^e Eynard, avocat, 6, square des Postes, Grenoble (C.C.P. Lyon 4189-12).

« C'ETAIT EN 1900... »

(Tome I, — Les laideurs de la Belle époque)
par Gérard de Lacaze-Duthiers

(Ed. de la Ruche Ouvrière, 1 vol. de 461 pages)

G. de Lacaze-Duthiers est bien connu des lecteurs par une œuvre abondante et variée, justement couronnée en 1946 par le grand prix de l'Académie Française.

Dans ce volume de souvenirs, l'affaire Dreyfus tient une place importante (car pendant des années, elle a coupé la France en deux et pesé sur la vie politique de ce pays). Au passage, l'auteur fustige justement un certain nombre de polichinelles dont les trahisons et les palinodies ont été par trop voyantes.

Il y note entre autres, un excellent portrait de Claudel ce poète difficile et boursoufflé, que des snobs encensent même après sa mort. Clemenceau aussi, reçoit son paquet, avec quelques autres.

**

Ce livre est d'une lecture agréable, car si l'histoire officielle, trop souvent assez peu véridique y est rectifiée, la petite histoire n'est pas oubliée et les anecdotes fourmillent sur cette époque, s'étalant sur nombre d'années.

Et comme l'auteur a son franc parler, qu'il dépiaute non seulement les fantoches politiques ou littéraires dont nous sommes encombrés, mais encore tant d'idées fausses, dont les noms pour

finir en « isme » n'en sont pas moins malsains, j'ai trouvé un très vif plaisir à remuer d'après G. de Lacaze-Duthiers, toute cette cendre du passé, fruit de l'érudition, des souvenirs et du talent de l'écrivain qui a su voir et juger toute une époque, en dénoncer les vices, les erreurs, comme en souligner les nobles figures et les beaux gestes.

« LES EAUX MORTES »

par Solange Broillet (Ed. Vitiano, Paris)

Un volume de 139 pages

Est-ce encore un jeune talent (il se porte fort jeune, à présent) en train d'éclorre? De fait l'auteur, jeune fille suisse de 18 ans, en est à son troisième ouvrage. Celui-ci porte en sous-titre « songe d'une nuit blanche » et évoque la traite des femmes. Ce petit volume fait cette évocation dans un récit remarquablement conduit où alternent la pitié et l'horreur, la répulsion et l'attachement. Et il se lit d'un trait.

Est-ce l'ambiance de son Fribourg natal au milieu de ses cotéaux mollement ondulés, avec ses vieilles maisons, son pont couvert, le catholicisme émanant de cette cité qui ont influencé, marqué la pensée de l'auteur, d'où émane une pitié infinie? Sans aucun doute. Et le songe horrible, vécu dans cette nuit blanche se nuance de sons de cloche et d'un bel amour désintéressé.

Préfacé par M. Jean d'Esme, ce volume est, en outre, fort bien présenté par l'éditeur Jean Vitiano, qu'il faut féliciter de cette réussite.

LE COMPAGNONNAGE (1)

par H. Dubreuil

Notre ami Dubreuil, si averti de tout ce qui concerne les questions ouvrières et le monde du travail a fait une intéressante communication à l'Académie des Sciences morales et politiques sur le Compagnonnage.

Car celui-ci n'est pas mort, malgré tant de changements dans la technique des métiers. En fait, cette forme d'association ne s'oppose pas au syndicat. Il a des buts totalement différents. Il entend, tout en s'inspirant des nouvelles formes de labeur, et en utilisant les matériaux inconnus jadis, perfectionner sans cesse la qualité du travail des compagnons.

Déjà plusieurs villes françaises ont leur maison du compagnonnage. Paris, Lyon, Strasbourg. D'autres s'édifient, réseau servant d'étapes aux compagnons reprenant l'ancienne mode du Tour de France.

L'élégance de l'immeuble parisien, la magnifique porte en fer forgé de celui de Strasbourg montrent quel souci de perfection anime les continuateurs de ce très ancien mouvement, et le sens qu'ils entendent lui donner.

Il s'agit d'inculquer les meilleures techniques dans les métiers fondamentaux, dont l'apprentissage doit être une école de formation professionnelle et morale.

Et l'on a repris, à ce sujet, en la modifiant un peu, la coutume du chef-d'œuvre, témoignage de la maîtrise du compagnon. Evidemment, ce bel idéalisme qui entend former une élite, se différencie du syndicat axé sur les revendications sociales.

L'auteur de cette communication souligne justement, en la terminant, que l'on trouve la preuve, par le compagnonnage, que des qualités que l'on pouvait croire perdues, sont toujours vivantes et même capables de planer très haut.

P. M.

(1) Editée par l'imprimerie du Compagnonnage, 80, rue de l'Hôtel-de-Ville, Paris.

ÉDITIONS VIVRE D'ABORD

L'ENFANT PARMIS LES LOUPS, par Hélène du Taillis.

Un captivant roman qui est une profonde étude des mœurs provinciales. Cet important ouvrage est écrit avec un sûr talent, une vive sensibilité et une psychologie audacieuse et courageuse.

Prix franco recommandé : 615 francs.

Édition de luxe : 1.315 francs.

EROS.

OU LA SEXUALITE AFFRANCHIE

par René Guyon

La Porte Large

Nous avons l'heureuse chance de pouvoir remettre en vente cette étude de cent vingt-quatre pages dont chacune a une valeur considérable. Nous regrettons de n'en posséder qu'un nombre restreint d'exemplaires.

Parmi les chapitres de ce livre nous trouvons : L'Affranchissement sexuel. — L'enchantement sexuel. — La Révélation sexuelle. — Le crime des chastes. — La science de la sexualité. — La mise en valeur du sexe, etc.

Prix de vente : franco recommandé : 395 francs

CLASSEZ vos numéros de **Vivre** et les albums, dans notre élégant double emboîtement, bleu et or, orné des armes de **Vivre**.

Prix franco recom. 785 fr.; Etranger 840 fr.

REVUES ETRANGERES

« Sun and Health », revue internationale, éditée au Danemark. N^{os} 45, 46 et 47.

Le numéro franco non recommandé : 240 fr.

SEXOLOGIE (Sex Science Magazine)

La grande édition américaine des sciences sexuelles. Rédigée en anglais, elle contient de nombreux documents photographiques et des dessins techniques qui aident à en comprendre le texte.

Prix : 200 fr.; franco non recom. : 235 fr.

LES CAHIERS FRANCS

4, rue Gustave-Rouanet, Paris-18^e - C.C.P. 787-88

L'HOMME ET LA LIBERTE

par Ch.-Aug. Bontemps

Prix : 500 francs en librairie ou franco recommandé 595 francs.

LA FEMME ET LA SEXUALITE

Prix : 600 francs en librairie ou franco recommandé 695 francs.